
LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY
Shirley
chez
les
TEXTE DE
LÉO DARTEY
Nº 3. SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, PARIS (Xe). - 4 fr.




Les plus beaux Albums à colorier

## LES ALBUMS "CRI-CRI"

sont imprimés sur papier permettant
**LA PEINTURE A L'EAU**

**PREMIÈRE SÉRIE**
Albums de 16 pages format 230 x 315 %
N° 1 **AU CIRQUE** — N° 2 **LES HÉROS DE L'HISTOIRE** — N° 3 **A LA CHASSE** N° 4 **LES PROVINCES FRANÇAISES.**
Chaque album France et Colonies, 5 francs. Étranger 6 francs

**DEUXIÈME SÉRIE**
Albums de 12 pages, format 195 x 260 %
N° 1 **A LA FÊTE** — N° 2 **PEAUX ROUGES** — N° 3 **LES UNIFORMES DANS L'HISTOIRE** — N° 4 **AU ZOO** N° 5 **A LA FERME** — N° 6 **LES PETITS MÉTIERS.**
Chaque album France et Colonies, 3 fr 60 Étranger 4 fr 60

**TROISIÈME SÉRIE**
Albums de 8 pages, format 115 x 157 %
N° 1 **GUIGNOL.** — N° 2 **LA BASSE COUR** N° 3 **LES HÉROS DES CONTES DE PERRAULT** — N° 4 **SPORTS** — N° 5 **DE LA PIROGUE AU TRANSATLANTIQUE** — N° 6 **EN AFRIQUE.** — N° 7 **EN ASIE** — N° 8 **DU CHAR A BŒUFS A L'AVION.**
Chaque album France et Colonies, 1 fr 85 Étranger, 1 fr 85

Les Albums "CRI-CRI" sont en vente dans toutes les Librairies Papeteries Grands Magasins Bazars et envoyés franco contre chèque postal ou mandat adressé à la **Société Parisienne d'Édition**, 43 rue de Dunkerque, Paris 10e — C C postal 259 10

## LES BEAUX ALBUMS ILLUSTRÉS A 4 FRANCS

### *LES MILLE ET UN TOURS DE*

# L'ESPIÈGLE LILI

L'ESPIÈGLE LILI S'AMUSE
ALBUM N° 8.

1. **L'Espiègle Lili en famille.** — 2. **L'Espiègle Lili en vacances.** — 3. **L'Espiègle Lili en pension.** — 4 **L'Espiègle Lili continue ses farces.** — 5 **L'Espiègle Lili n'en fait qu'à sa tête.** — 6. **L'Espiègle Lili en Angleterre.** — 7 **L'Espiègle Lili fait des siennes.** — 8 **L'Espiègle Lili s'amuse.**

Chaque album contient près de 500 dessins dont 250 en couleurs.

**EN VENTE PARTOUT : 4 FRANCS L'ALBUM**

Envoi franco de chaque album contre la somme de 4 francs pour la France (Étranger, 5 francs), adressée à la **SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10e.
**Aucun envoi contre remboursement.**

## Les Aventures de la Petite Shirley

° ° °

# SHIRLEY CHEZ LES

III




SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque, PARIS-10e.

# SHIRLEY CHEZ LES



Pour aller retrouver son amie Pépita en Amérique Shirley avait trouvé l'ingénieux moyen de se faire engager comme mousse à bord d'un yacht appartenant au riche M. Dolbson dont la charmante fille Daisy avait été séduite par la gentillesse de l'enfant. Shirley, déployant toutes ses grâces et sa malice, avait même obtenu qu'on engageât également comme matelots ses amis Bill et Bout-de-Bois, dépourvus d'argent comme elle. Mais où elle avait senti toute sa gentillesse impuissante, c'était lorsqu'elle avait parlé d'emmener Darling à bord. M. Dolbson avait signifié rudement qu'il ne voulait pas voir un animal sur son yacht et Shirley, perplexe et très triste, s'était demandé un moment ce qu'elle pouvait faire. Certes elle tenait à revoir son amie Pépita emmenée par sa terrible tante Pérez, mais elle ne pouvait non plus abandonner Darling, le cher petit chien qui déjà lui avait sauvé la vie ! Elle prit donc le parti de le cacher dans la soute à charbon avec mille recommandations de sagesse. Elle espérait ainsi cacher son chien à tous les yeux. Mais elle avait compté sans la nécessité de le nourrir qui se révéla très difficile. Elle ne pouvait, en effet, prélever sur ses repas pris entre Daisy et son père, que bien peu de choses qu'elle glissait dans sa poche pour les porter ensuite à Darling ! Et le pauvre chien, à ce régime, maigrissait à vue d'œil ! Un soir, navrée, Shirley refusa de dîner. « Tu n'es pas malade ? » fit Daisy émue. Mais Shirley affirma avec force le contraire et même promit qu'elle mangerait le double le lendemain. Elle glissa même d'une petite voix flûtée que « peut-être elle mangerait un petit peu cette nuit si... » Daisy attendrie lui accorda un petit « en cas » constitué par une pêche et deux biscuits et l'envoya coucher avec mille recommandations. Mais, seule dans son petit lit, la pauvre Shirley se livrait à de douloureuses réflexions. Que pouvaient être une pêche et deux biscuits pour l'estomac creux de son chien ? Bien peu de choses, hélas ! Ce qu'il lui faudrait, c'est de la viande dont le pauvre Darling était privé depuis si longtemps. De la viande ? Où donc en trouver, hélas. Et cependant il en fallait absolument. Ou bien... ou bien Darling tomberait malade, mourrait peut-être ? A cette pensée cruelle, le pauvre petit cœur haletant se serrait, se serrait comme si une main méchante le tordait dans la poitrine frêle. Et, blottie au creux de l'oreiller, Shirley pleurait, pleurait. Ses larmes roulaient amères sur les joues rondes, dans la bouche naguère si souriante. Et la petite se répétait, torturée : « C'est de ma faute si Darling souffre, s'il meurt bientôt... Si je ne l'avais pas emmené, il ne serait pas si malheureux. C'est moi qui l'aurai tué. Pauvre Darling que j'aime tant et qui m'aime si fort lui ! Quand je pense qu'il m'a sauvée deux fois déjà et que moi je le laisse mourir faute d'un peu de nourriture. Cette aile de poulet que j'ai refusé de manger ce soir... Elle aurait suffi à sauver mon petit chien. Quel malheur que je ne puisse la lui donner ! » Soudain une idée surgit dans l'esprit torturé de Shirley. « Mais... mais j'y pense... puisqu'on me l'offrait et que je n'en ai pas voulu... elle est à moi cette aile ? J'aurais pu la manger... Je peux donc aussi bien la donner à Darling ? » Évidemment le raisonnement était faux. Un petit enfant ne peut jamais disposer d'une chose... même s'il l'a refusée... dès l'instant où il doit se cacher pour la prendre. Peut-être la petite conscience de Shirley le lui eût-elle reproché en temps ordinaire. Mais pour le moment elle était paralysée par l'émotion et dominée par ce souci : Empêcher Darling de mourir de faim. Cela la troublait un peu, évidemment. Aussi, au bout de quelques instants de lutte intérieure ne put-elle s'empêcher de prêter l'oreille pour écouter si tout dormait sur le yacht. Puis, rassurée, elle se dressa, glissa ses pieds dans des sandales et à pas feutrés s'aventura dans le couloir




Shirley avançait avec mille précautions dans la nuit, elle gagna sans incident l'office où elle dut allumer la lumière afin d'effectuer ses recherches. Là, elle retrouva sans peine l'aile de poulet refusée à dîner. Elle s'en saisit immédiatement et entreprit de la porter à son cher petit chien. Mais la mer n'était pas très douce ce soir-là. Soudain un fort coup de roulis fit perdre l'équilibre à la petite qui roula, entraînant le plat sur lequel était posé le restant de poulet. Cela fit un vacarme épouvantable et aussitôt l'office fut empli de faces curieuses. En tête arrivait le cuisinier qui ne s'étant pas encore couché, venait voir quel drame se passait dans son domaine. « Qu'est-ce que cela ? Quel est ce bruit ? » dit soudain une voix cinglante. Terrifiée, Shirley qui se ramassait aperçut le visage courroucé de M. Dollison. « Qu'est-ce donc qui m'a réveillé ainsi ? reprit le maître de plus en plus furieux. — Monsieur, s'empressa de dire le cuisinier, ce n'est pas ma faute. C'est ce petit, enfin cette petite qui est venue ici pour dérober quelque friandise et qui a fait tomber de la vaisselle... c'est une petite voleuse. » Il se déchargeait sur Shirley redoutant le courroux de M. Dollison. Celui-ci tourna un regard dur vers la petite. « Est-ce vrai, cela ? Vous êtes venue ici en cachette, Shirley ? — Heu... Oui, M'sieur, balbutia la petite qui essuyait à son pyjama des doigts enduits de gelée de poulet. — Mais... ce n'était pas pour y prendre quelque chose ? — Heu... Si, M'sieur, fit encore Shirley incapable de mentir. — Par exemple ! Mais cela s'appelle un vol, le savez-vous, petite malheureuse ? — Heu... Non, M'sieur... bredouilla-t-elle dans les larmes. — Ah ! vous ne le saviez pas ? reprit-il durement. Eh bien ! moi je vais vous l'apprendre. Je vous l'apprendrai en vous mettant au cachot. — Oh ! non, non, M'sieur, je vous en supplie, bégaya la pauvre petite en songeant que personne ne s'occuperait plus du malheureux Darling. — Si, mon enfant. Vous méritez cette leçon. Je ne veux pas de voleurs chez moi. On vous mettra en prison dans la soute à charbon où il fait tout noir, jusqu'au moment de la première escale où je vous ferai descendre à terre. Il ne doit pas y avoir de voleur à bord. J'ai dit. » Shirley s'en consola en se disant : « Je retrouverai mon petit Darling et quand on m'apportera mes repas, si maigres soient-ils, je pourrai partager avec lui. » L'idée de sauver ainsi son petit chien passait la douleur de s'entendre appeler voleuse. Elle prit donc bravement son parti de l'aventure et, regardant son maître bien en face : « Monsieur, je vous jure que je ne croyais pas faire mal ; mais ça ne fait rien, vous avez raison, je dois aller au cachot et j'irai pour expier ma faute. » Déjà il faisait signe à deux matelots de s'emparer d'elle. L'idée lui vint qu'on apercevrait Darling dans la soute, car en la sentant approcher de la porte le malheureux toutou sortirait sûrement de sa cachette. Alors, se redressant, elle déclara : « Oh ! c'est inutile de me tenir. Je ne me sauverai pas. » Et devant tous, ahuris et vaguement émus par sa crânerie, elle se rendit d'un pas ferme dans les soutes, ouvrit la trappe et referma sur elle le lourd battant qui la retranchait des vivants à bord. Shirley descendit sans trembler l'échelle qui la conduisait au sol de sa prison. Elle ressentait d'autant moins de peine qu'elle savait retrouver en bas son cher Darling. Doucement, elle murmura :



« Ne bouge pas Darling ils sont là haut. Si on ouvrait la trappe on te trouverait » Mais, à sa grande surprise, seul un faible gémissement lui répondit Un peu inquiète elle se dirigea à tâtons vers le coin où elle avait installé la cachette de son petit chien Hélas ! quelle douloureuse surprise l'y attendait ! Le pauvre Darling avait à peine la force de se soulever Il gémissait et agitait la queue comme pour dire « Je suis bien heureux de te voir mais je n'ai plus la force de te le montrer Excuse-moi, ma petite maîtresse. — Darling chéri ! s'écria Shirley en embrassant tendrement le museau poilu. Dans quel état je te retrouve ! Comme tu dois avoir faim pour être si faible ! Mais ne crains rien, maintenant tu auras à manger car on m'apportera bien quelque chose et je partagerai avec toi mes repas si maigres soient-ils » Le petit chien la regardait et semblait comprendre chacune de ses paroles. Ses bons yeux questionnaient encore « Oui, mon bon chien, murmura encore tendrement la petite Désormais je ne te quitterai plus Nous partagerons la même prison jusqu'au jour où on nous en chassera ensemble. » Alors, la joie du toutou ne connut plus de bornes Il l'exprima en léchant le gentil visage tendu vers lui Puis comme à bout de forces, il se blottit sur les genoux de Shirley et s'endormit heureux confiant Shirley elle était moins tranquille Elle se sentait bien seule, bien isolée tout au fond de cette soute sombre où seule, une lampe rouge veillait en veilleuse, jetant des lueurs fantastiques sur les tas de charbons. Inquiète, apeurée la pauvre mignonne osait à peine regarder autour d'elle Elle avait peur de voir surgir quelques monstres de la nuit de derrière chaque tas et elle tremblait bien fort tout en serrant Darling contre son cœur Elle ne pouvait trouver le sommeil et, lentement devant son esprit surexcité repassaient les scènes mouvementées de son existence si courte et déjà si remplie Et Shirley le cœur bien gros, songeait que sa vie ne ressemblait à celle d'aucune autre petite fille Les autres avaient une maison à elles un papa une maman Elle pauvre oiseau tombé du ciel courait le monde parmi des aventures extraordinaires, à la suite des amis, seuls protecteurs que le ciel lui avait donnés dans sa détresse Pépita, Billy Sans eux, combien la pauvre Shirley eût été abandonnée ! Et que pouvaient-ils maintenant pour leur enfant adoptive ? Pepita emmenée de ruse par sa tante en Amérique Billy à bord, mais impuissant à adoucir son sort sans risquer d'encourir à son tour la disgrâce de M. Dollison, maître sur son bateau Non, nul au monde ne pouvait délivrer Shirley de la prison, de la solitude, de la nuit de l'épouvante Elle devait accepter courageusement son sort en se disant que tout au moins il lui permettrait de sauver le pauvre Darling Et refoulant ses larmes, elle le serra davantage contre elle et s'efforça de s'endormir en murmurant une berceuse que là-bas, sur les heureux continents les mamans chantent à leurs petites filles pour les rassurer quand la nuit est trop noire

*Dors, mon ange mon adoré bel ange*
*Petit père travaille pour son amour et*
*{ne songe qu'à nous.*

Lentement elle s'engourdissait en murmurant les douces paroles qui, hélas n'avaient pas de sens pour elle Mais comme Darling touché par son chagrin, posait sur sa joue la caresse de son museau la pauvre petite abandonnée eut l'illusion merveilleuse d'un baiser maternel, jamais connu, se penchant sur son sommeil pour le bercer de songes roses Au petit jour, Shirley se réveilla l'estomac tiraillé par la faim Le chagrin l'avait empêchée de dîner la veille Et elle contemplait d'un œil navré le pauvre Darling affaissé « Pourvu qu'on vienne bien vite m'apporter à manger, songeait elle effrayée ou bien nous allons mourir d'inanition tous les deux ! » Mais, juste à ce moment, un bruit venant de la trappe lui fit dresser l'oreille Vite elle cacha Darling sous de vieux sacs et se tint prête à recevoir une visite probable.



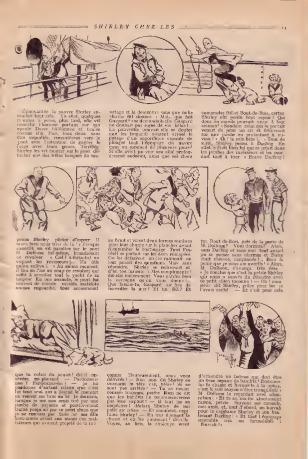
Soudain, Shirley vit la trappe se soulever et livrer passage à son ancien ennemi Gaspard. Sans mot dire, celui-ci descendit l'échelle et posa à côté de l'enfant une boule de pain, un broc d'eau et une assiette de légumes. Shirley regardait tout cela d'un œil inquiet. « Est-ce qu'il n'y a pas de viande? se risqua-t-elle à demander en songeant au pauvre Darling. — De la viande ! fit Gaspard en affectant un ton bourru. Il n'y en a pas pour les petites voleuses... » Et il remonta l'échelle en grommelant dans sa barbe. Cependant, Shirley courait toute joyeuse à Darling et lui présentant l'assiette : « Ça ne fait rien, nous nous contenterons de légumes, n'est-ce pas, mon petit Darling... Tiens, mange, mange tout ! » Mais Darling, en chien bien élevé, tint à partager avec sa petite maîtresse et le repas finit par leur faire grand bien à tous deux. Le soir Shirley eut d'ailleurs une douce surprise. A côté de son assiette de prisonnière, le brave Gaspard déposa un petit paquet et, l'ayant ouvert, elle y découvrit un beefsteack. « Bon Gaspard, s'écria-t-elle joyeusement, grâce à lui, mon pauvre Darling va revenir à la vie. » Au bout de deux jours de ce traitement, le petit chien avait en effet repris toute son assurance et trottinait partout. A un moment il vint vers Shirley en jouant avec un papier plié dans une enveloppe. « Qu'est-ce que cela? » fit la petite intriguée. Puis, la curiosité la poussant, elle ne put s'empêcher de faire sauter le point de colle et de lire le message ainsi conçu : « C'est le 12 que le bateau croisera en vue de l'*Albatros*. Profiter de la nuit pour pénétrer dans la cabine de la jeune fille et suivre les instructions antérieures. Le coup fait, gagner le plus rapidement possible le large et rejoindre le bord où on nous attend. Agir séparément sans s'occuper l'un de l'autre. Je me charge du patron... » « Qu'est-ce que cela signifie? fit Shirley gravement. Hé ! c'est bien simple. Cela signifie qu'un complot se trame contre Daisy et son père... Où as-tu trouvé cette lettre, mon petit Darling? » Docilement, le petit chien la conduisit vers un tas de charbon sous lequel une petite boîte en fer était ouverte. Il fourra son nez au fond en frétillant. « Plus de doute, se dit Shirley. C'est là une cachette convenue. Mais alors, les misérables seraient à bord du yacht... ils font sans doute partie de l'équipage puisqu'ils peuvent venir dans la soute? Car je ne puis penser que ce soit un des invités de M. Dollisson? Mais pour quelle date est ce complot? Le 12... » Vivement, elle compta sur ses doigts. « Voyons... J'ai été enfermée le 10... Mon Dieu... Le 12, mais c'est aujourd'hui. C'est cette nuit qu'on doit tenter quelque chose contre la chère Daisy et son père... Comment faire pour l'empêcher? Et dire que je suis enfermée, que je ne puis rien, rien pour eux! Que faire? » Mais la pauvre Shirley avait beau se questionner, nulle réponse satisfaisante ne venait. Elle appela, frappa, pleura inutilement, personne ne venait lui ouvrir. A la réflexion elle se dit : « D'ailleurs c'est bien inutile, si je racontais mon histoire, nul ne me croirait. Je ne peux pourtant pas laisser dévaliser, enlever, tuer peut-être, ma chère Daisy. » Soudain elle jeta un cri de joie. Encore une fois Shirley venait d'avoir une idée. Dès l'instant où elle eut pris une décision, le calme revint dans l'esprit de Shirley et elle attendit avec une patience relative le moment de son dîner. Mais quand la trappe grinça sur ses gonds, elle ne put s'empêcher de bondir vers Gaspard avec tant d'empressement, que le pauvre homme en roula au bas de l'échelle en maugréant.



« En voilà des manières ! — Mon bon Gaspard ne te fâche pas, j'avais une telle hâte de te voir ! Il faut que je t'explique... ce soir je dois sortir d'ici, parce que sans ça le bateau les emmènera et ils seront peut-être morts à moins qu'ils ne se sauvent avec les bijoux seulement et nous les empêcherons tous les deux parce que l'*Albatros* serait attaqué et les misérables les tueraient s'ils réussissaient. » Ahuri par ce flot de paroles, le brave homme se frotta les yeux « Voyons je rêve? Explique-toi un peu. Qui est-ce qu'on tuerait dis-moi? — Hé! M. Dollison et sa fille et ils se sauveraient. — M. Dollison? — Mais non, les bandits... et ils seraient perdus pour toujours. — Qui? Les bandits? — Mais non les bijoux, tu es un peu bête. Et tout cela serait arrivé si la lettre avait été mangée par lui. — Par lui? Par M. Dollison? — Mais non, voyons, par Darling. — Qu'est-ce que c'est que ça, Darling? » Alors, comme répondant à la question, Darling se montra fièrement. Il agitait sa queue comme pour dire « Me voilà, c'est moi qui ai sauvé tout le monde. » Mais Gaspard comprenait de moins en moins devant ce petit chien inconnu. Enfin il obtint des explications un pas plus nettes et se gratta le crâne avec perplexité « Que faire? Si j'avertis le patron, il me dira que je suis fou. Et puis il se fâchera en apprenant que tu cachais ton chien ici. Le mieux serait évidemment d'agir sans lui pour défendre le yacht. Après on lui confierait la vérité et il ne pourrait plus te gronder... Mais, voilà, comment tout seul arriverais-je? — Oh! délivre-nous mon bon Gaspard murmura Shirley câline, et nous t'aiderons tu verras avec mes bons amis Bill et Bout-de-Bois, nous t'aiderons. — Encore celui-là? fit le second, bourru. Je me demande comment ce terrible maladroit pourrait nous aider à autre chose qu'à tout compromettre. Enfin je vais toujours ne pas refermer la trappe. C'est tout ce que je peux faire pour toi. Ensuite, tu te débrouilleras. Et j'ouvrirai l'œil sur le fameux bateau qui doit croiser au large pour recueillir les bandits. Je te promets bien que personne ne l'attendra moi veillant. Ah! mais non... — Bon, fit Shirley rassurée, je me charge de protéger les cabines des maîtres. Alors tout ira bien. Va t'en et ne te préoccupe pas de moi. Je me faufilerai dehors quand le moment sera venu. » Shirley attendit que tout bruit se fût éteint sur le yacht, puis tenant Darling par le collier, elle se hissa hors de la trappe puis légèrement, sur la pointe des pieds, elle gagna le lieu où elle savait retrouver Bill et Bout-de-Bois. Assis sur des tas de cordages, ceux-ci devisaient tristement. « Pauvre Shirley! Que devient-elle, la douce chérie? » Alors, une petite voix souffla dans l'ombre « Ne dites rien, elle est là tout près de vous. » Et Shirley montra sa tête blonde au-dessus d'un énorme paquet de cordages. La joie des deux hommes fut difficile à cacher. Cependant, elle leur commanda l'immobilité et le silence et, de sa cachette, elle entreprit de leur raconter le complot qu'elle voulait déjouer avec eux. « Voilà, tu vas te poster à la porte de M. Dollison toi, Bout-de-Bois, avec Billy. — Comment, grommela celui-ci, ce méchant homme t'a fait enfermer et tu te préoccupes encore de le sauver? — Mais bien sûr, voyons. Ma prison, d'ailleurs, je l'avais méritée. Et Darling et moi nous nous chargerons de Daisy. Par ailleurs Gaspard est avec nous et empêchera toute fuite. Silence, surtout. » Docilement, car ils savaient combien les conseils de leur toute petite amie étaient précieux, les deux hommes se glissèrent sans un mot au poste qu'elle leur avait désigné, et ils s'aplatirent chacun d'un côté de la porte de M. Dollison.



Pendant que ses amis prenaient leurs postes de surveillance, Shirley, elle, se glissait discrètement vers le quartier des matelots. L'oreille au guet, elle épiait tous les bruits, mais elle ne put rien surprendre d'insolite et demeura perplexe. « Est-ce que le fameux complice ferait partie des invités? C'est peu croyable... et cependant... il faut voir. » Plus discrètement encore, elle alla se glisser dans le couloir qui desservait les cabines et écouta à chaque porte. Tout était silencieux sauf derrière une seule. En percevant de légers frôlements, Shirley pensa : « C'est ici qu'on s'apprête... Mais, mais c'est la cabine de Miss Sinister, la vieille gouvernante de Daisy? Serait-on en train de la dévaliser, elle aussi? Pauvre Miss, elle n'était guère sympathique, cependant il ne faut pas la laisser tuer ! » Et, résolument, elle ouvrit la porte, glissa un œil dans la cabine et regarda. Ce qu'elle aperçut la remplit de surprise. Devant la couchette une grande silhouette achevait de déposer des vêtements féminins pour les remplacer par un pantalon et une veste d'homme. Puis, en un tournemain, la chevelure blonde de miss Sinister fut arrachée... et montra un crâne rasé de près. « Une perruque, songea Shirley pétrifiée. Mais alors c'était un homme déguisé? C'est donc lui le bandit... » Et elle ouvrit l'œil tout en se cachant encore plus. Devant elle, Shirley vit l'homme prendre un grand sac, sans doute destiné à contenir le butin, puis, se diriger vers une armoire dans laquelle il fouilla longuement. Puis, il se dirigea vers la porte, passa devant Shirley qui, aplatie contre le mur, faisait corps avec lui et se dirigea vers l'autre bout du couloir. « Où va-t-il donc par là? se dit la petite, on dirait qu'il gagne les cuisines? » L'homme en effet se dirigeait vers la cuisine. Il y pénétra et frappant sur l'épaule d'un gros individu : « Alors frère es-tu prêt? » Et Shirley, stupéfaite, reconnut... son propre ennemi le cuisinier qui avait déposé son costume blanc. « Ah ! Par exemple ! Lui qui criait sur mon pauvre larcin ! Eh bien ! en voilà un que je vais être heureuse de faire prendre ! » Mais Shirley avait compté sans l'adresse des deux misérables. Comme ils passaient devant elle dans le couloir, le gros leva le nez comme pour flairer l'atmosphère. « Cela sent le chien par ici, fit-il inquiet. Qu'est-ce que cela veut dire? » Cela voulait dire que Darling, serré dans les bras de sa petite maîtresse et qui avait manqué des soins de la plus élémentaire hygiène pendant ses longs jours de réclusion dans la soute, dégageait un léger parfum que seul le flair extraordinaire des bandits pouvait déceler. Mais c'était assez pour leur donner l'éveil. Ils regardèrent avec soin autour d'eux et soudain aperçurent la petite qui se tassait dans un coin de porte. Ce fut rapide et absolument silencieux. Ils bondirent sur l'enfant et la ligotèrent, la bâillonnèrent avant qu'elle eût eu le temps de crier ou bouger. Terrifiée Shirley entendit le grand dire au gros : « Mais c'est la petite Shirley? Tu sais bien cette gamine extraordinaire qui danse si bien? Bah ! Emportons-la... c'est une excellente prise. » L'un d'eux chargea donc l'enfant sur son épaule et l'autre gagna la porte de la cabine de Daisy en disant : « Avec la jeune fille ce sera bien suffisant. Nous obtiendrons une forte rançon et nous pourrons finir nos jours en riches propriétaires. Je vais la chercher... Elle doit dormir, cela ira tout seul ! »



Épouvantée la pauvre Shirley entendait tout cela. En effet, quelques minutes à peine, plus tard, elle vit ressortir l'homme portant sur son épaule Daisy bâillonnée et ficelée comme elle. Puis, tous deux sans être inquiétés, remontèrent vers le pont avec l'intention de gagner le large avec leurs proies. Terrifiée Shirley les vit monter sur le pont détacher une des frêles barques de sauvetage et la descendre sans que nulle alarme fût donnée. « Mais, que fait Gaspard? » se demandait-elle. Gaspard ne donnait pas signe de vie, hélas! La pauvrette pouvait-elle se douter que les brigands avaient arrosé le potage d'un soporifique capable de plonger tout l'équipage du navire dans un sommeil de plusieurs jours? Si elle avait pu voir son allié profondément endormi, ainsi que ses chers camarades Bill et Bout-de-Bois, certes Shirley eût perdu tout espoir! Qui donc au monde pouvait venir à leur secours? » Soudain celui qui la portait venait de jeter un cri et fléchissait sur une jambe en protestant à mi-voix : « Ah! la sale bête!... » Tout de suite, Shirley pensa à Darling. En effet c'était bien lui qui se jetait dans les jambes des ravisseurs et les mordait tout à tour. « Brave Darling! pensa Shirley pleine d'espoir. Il saura bien nous tirer de là! » Presque aussitôt, on vit paraître sur le pont M. Dollison lui-même, brandissant un revolver. « Ciel! s'écria-t-il en voyant les ravisseurs!... Ma fille qu'on enlève!... » Au même moment il tira en l'air un coup de revolver qui suffit à réveiller tout le yacht de sa torpeur. En une seconde, le pont fut couvert de monde : invités, matelots encore engourdis, tous accouraient au bruit et virent deux formes sombres jeter leur charge sur le plancher avant d'enjamber le bastingage. Tout l'intérêt se portait sur les deux rescapées. On les détachait, on les ranimait, on leur posait des questions. Mais sans répondre, Shirley se redressait et d'un ton furieux : « Mes compliments! dit-elle violemment. Vous gardez bien la consigne qu'on vous donne!... Que faisais-tu, Gaspard, au lieu de surveiller la mer? Et toi, Bill? Et toi, Bout-de-Bois, près de la porte de M. Dollison? Vous dormiez? Alors, sans Darling et sans moi tout aurait pu se passer sans alarmes et Daisy était enlevée, rançonnée!... Bien la peine que je vous aie avertis! » Alors, M. Dollison, s'avança très ému : « Je conclus que c'est la petite Shirley qui nous a sauvés du désastre avec ce petit chien inconnu! — Oh! monsieur, dit Shirley, grâce pour lui, je l'avais caché. — Et c'est pour cela que tu volais du poulet? dit-il mi-sévère, mi-plaisant. — Pardonnez-moi! Pardonnez-lui! — Je lui pardonne d'autant mieux que c'est lui tout seul qui a déjoué le complot en venant me tirer du lit. Je dormais, lorsque je me suis senti tiré par une jambe de pyjama et positivement traîné jusqu'ici par ce petit chien que je ne connais pas. Sans lui ma fille bien-aimée serait aux mains des malfaiteurs qui avaient projeté de la rançonner. Heureusement, nous voici délivrés! — Non, non, dit Shirley en secouant la tête car, hélas! ils ne sont pas arrêtés! — Tu as raison comme toujours, petite. Rien ne dit que les bandits ne recommenceront pas leur exploit! — Il faut les en empêcher! déclara Shirley de son petit air crâne. — Et comment, capitaine Shirley? — En leur donnant la chasse et en les punissant! dit-elle. Voyez, au loin, la chaloupe vient d'atteindre un bateau qui doit être un beau repaire de bandits! Donnons-lui la chasse et livrons-le à la police, c'est le seul moyen d'être tranquilles! » M. Dollison la regardait avec admiration. « Et tu as, ma foi, absolument raison, petite. Suivons ses conseils, mes amis, et, tout d'abord, un hurrah pour le capitaine Shirley et son lieutenant Darling! » Et tout l'équipage ensemble cria un formidable : « Hurrah! »



Shirley était enthousiasmée. Non seulement chacun lui témoignait une admiration sans bornes, mais encore le bon chien Darling profitait de la reconnaissance générale et se voyait octroyer du coup droit d'asile sur le bateau. « Brave petite bête ! dit Dolly en le serrant contre son cœur. Quand je pense que sans lui jamais le secret de mes ravisseurs n'aurait été découvert, je tremble ! Qu'auraient-ils fait de moi, les misérables ? — Je crois, dit Shirley avec assurance, qu'ils voulaient tout simplement obtenir une forte rançon et prendre vos bijoux. » Mais la jolie Daisy secoua tristement sa tête blonde. « Non, non, ce n'est pas cela ; ceux qui étaient chargés de m'enlever et qui ne sont sûrement que des complices, le croient peut-être. Mais il y a autre chose dans la tête du chef qui les dirige. Quelque chose de bien plus terrible. — Oh ! fit Shirley terrifiée en joignant les mains. Qu'est-ce que ça peut bien être ? » Mais M. Dollison fit un signe de discrétion à sa fille en lui montrant tout l'équipage qui les entourait. « Rien du tout, dit-il. Des imaginations de jeune fille. Allez donc vous reposer un peu toutes deux dans vos cabines. » Mais Shirley, redressant sa petite taille, dit en désignant le bateau ennemi qui dessinait sa masse grisâtre dans la brume : « Jamais de la vie ! Il faut d'abord rattraper ces misérables qui ont voulu enlever ma chère Daisy et les punir très fort. » M. Dollison sourit de cette attitude intrépide. « C'est entendu, capitaine Shirley. Soyez tranquille, nous ne donnerons pas l'assaut à la frégate ennemie sans votre présence. Mais pour l'instant, nous n'avons qu'à les suivre de loin et à maintenir notre distance pour tâcher de voir de quel côté ils se dirigent. — Alors ? fit Shirley avec une moue. Nous n'allons pas les attaquer ? — Les attaquer ? Comme vous y allez, petit capitaine. Mais ces mœurs de pirate ne sont plus de mode, mon enfant ! Nous allons seulement les suivre et les dénoncer à la police pour les faire arrêter dans le premier pays où ils accosteront. — Oh ! dit encore la petite qui rêvait bataille, bombardement, assaut... comme sur les belles images du temps jadis. Ça ne me dit rien du tout, cette chasse-là. Et puis... cela va peut être nous emmener très loin ? — Peut-être... répéta M. Dollison d'un ton mystérieux en regardant le large. Nous verrons bien ! » Décidément cette façon de faire désenchantait Shirley. Aussi ne fit-elle aucune résistance lorsque Daisy lui offrit de descendre avec elle prendre un thé reconstituant après toutes ces émotions. Cependant elle continua de bouder devant les superbes rôties beurrées et le délicieux porridge qui est, comme on le sait, le déjeuner préféré des petites filles américaines. « Qu'as-tu, chère petite ? demanda la blonde Daisy surprise par ce mutisme inhabituel. — Je suis humiliée, fit dignement Shirley. — Et pourquoi cela, Seigneur ? Que t'avons-nous fait ? — Vous me cachez quelque chose, je le sens bien, comme on fait aux babies qui ne savent pas tenir leurs langues. Mais moi, je suis assez grande fille, il me semble, pour savoir conserver un secret. On peut avoir confiance en moi, je pense. Je suis discrète, miss Daisy... — Et aussi un tout petit peu curieuse, dit la jeune fille en riant. Mais tu as raison, Shirley. Tu es assez raisonnable et tu nous as prouvé assez de dévouement pour avoir droit à notre confiance entière. Promets-moi le secret absolu et je vais te confier ce qui met nos jours en danger. »




« Shirley, dit Daisy à sa petite amie, sais-tu où se trouve le Brésil ? » Shirley posa son petit doigt sur son nez, ce qui était signe de perplexité, puis elle plongea la main dans ses belles boucles et finit par avouer franchement « Ma foi non ! Je n'ai pas encore appris la géographie — Alors, fit Daisy pour distraire l'enfant, viens avec moi dans la cabine du commandant, je te montrerai sur la carte. » Et elle lui indiqua en effet sur le planisphère le pays qui l'intéressait Plusieurs lignes rouges traversaient la mer, se dirigeant de ce côté. Shirley les désigna « Qu'est-ce que tous ces dessins ? C'est ton papa qui abîme comme cela ses cartes ? Eh bien ! si j'en avais fait autant à la pension on m'aurait beaucoup grondée ! — — Mais, Shirley c'est utile !... Ces lignes indiquent les divers chemins que l'on peut emprunter pour se rendre au Brésil où nous allons — Comment nous allons au Brésil ? Je croyais, moi que c'était à New-York C'est pour ça que j'ai voulu monter sur ce bateau ! — Nous l'avons laissé croire à tous pour dépister nos ennemis, en effet, mais réellement nous allons au Brésil, où je dois recueillir le gros héritage d'un de mes oncles Et si on veut m'enlever c'est uniquement pour m'empêcher d'arriver là-bas vivante ! — Oh ! Quelle horreur ! fit Shirley en se cachant les yeux de ses petites mains Ils veulent te tuer ces méchants ? — Oui ils veulent me supprimer parce qu' mon pauvre oncle, à ses derniers moments s'était laissé influencer par son homme de confiance et qu'il avait ajouté à son testament une clause par laquelle tous ses biens reviendraient à celui-ci, misérable métis sans honneur et sans loyauté, si sa nièce venait à mourir » Shirley restait songeuse Soudain, Daisy la vit grimper sur une chaise chercher dans la bibliothèque et en sortir un petit dictionnaire qu'elle se mit à feuilleter assise par terre « Qu'est-ce que tu cherches, Shirley ? dit elle amusée — Je cherche le mot que tu viens de dire là . métis ! — Tu ne sais pas ce que cela signifie ? Voyons, Shirley, c'est un homme moitié noir, moitié blanc ! » Du coup, elle lâcha le livre et se mit à danser « Oh ! que c'est drôle ! Mais est-ce que le noir est en haut ou par en bas ? — Petite sotte ! dit Daisy en la prenant par la main pour la reconduire dans sa cabine Comprends-moi Les métis ne sont ni noirs ni blancs parce que leur teint oscille entre les deux. Ils sont grisâtres café au lait ! — C'est dommage dit Shirley qui s'installait sur ses genoux et nouait ses petits bras au cou de son amie Alors c'est un mulâtre ? — Si tu préfères ! Alors tu comprends, maintenant ? — Je comprends que ton mulâtre voudrait te voir morte pour hériter Eh bien ! le meilleur moyen, ce serait de le tuer lui-même ! — Mais c'est horrible, ce que tu dis là Shirley ! C'est très méchant Nous n'avons pas le droit — Oui, tu as peut-être raison Alors il faut tâcher de le rejoindre et je lui parlerai, moi Je saurai bien lui faire entendre raison va... Alors nous irons au Brésil et... » Mais Shirley n'avait pas dormi de la nuit et elle était bien fatiguée Peu à peu sa mignonne tête s'inclina sur sa poitrine et elle s'endormit sur les genoux de son amie d'un sommeil peuplé de rêves où un étrange bonhomme à la tête noire et aux jambes blanches la poursuivait. Mais surgie d'un buisson, Pépita la sauvait et l'emportait dans un pays merveilleux où les arbres étaient immenses les fleurs admirables et les nègres très bons quoiqu'ils eussent tout le corps noir dans la partie supérieure et blanc dans la moitié inférieure ce qui produisait un étrange effet



Le réveil de Shirley fut moins gai que ses rêves. Elle avait encore les yeux clos qu'elle sentait tout osciller autour d'elle et qu'elle entendait des craquements vraiment peu réjouissants. « Qu'est-ce qu'il y a? » fit elle en se redressant sur sa couchette près de laquelle veillait Daisy. La jeune fille se précipita vers elle, le visage inquiet : « N'aie pas peur ma petite chérie, il y a gros temps ! — Une tempête? dit Shirley, le nez en l'air comme un chien de chasse qui sent la poudre. Est-ce que nous allons sombrer? — Mais, veux tu bien te taire? Mais, quelle idée ! s'écria la jeune fille qui tremblait. J'espère bien que non ! — Oh ! dit placidement Shirley qui se dépêchait de s'habiller, sombrer ne veut pas dire se noyer, voyons ! Tu sais nager? — Heu... oui... non... assez bien ! fit Daisy qui perdait la tête à chaque coup de lame contre la paroi du petit yacht. — Moi aussi ! ... Donc il n'y a pas de quoi trembler comme ça ! Viens donc avec moi au lieu de grelotter ici. Nous allons regarder cela du pont là-haut, ce doit être magnifique ! Mais comme elle montait avec difficulté le petit escalier qui menait au pont, elle heurta Bill. « Ah ! dit-il en l'enlevant dans ses bras, Shirley, j'allais te chercher chérie ! — Pour me faire admirer la tempête? » demanda-t-elle innocemment. Mais le pauvre Bill songeait bien à autre chose ! L'oreille tendue aux appels de la sirène qui n'arrêtait pas de meugler, il la serra davantage contre lui, avec désespoir. « Heu... non... ce n'est pas pour cela, chérie ! Écoute... Tu n'as pas peur? — Peur? dit-elle en ouvrant de grands yeux. Jamais ! Tu sais bien, je viens déjà de le dire à Daisy, qui est là ! — Eh bien ! reprit-il gravement, tu as raison, cela ne sert à rien d'avoir peur ! Venez, toutes les deux, ne me quittez pas ! » Serrant Shirley dans ses bras, il les conduisit sur le pont et, avec toutes les peines du monde pour rester debout tant le malheureux petit bateau était secoué par la tempête, il passa une ceinture de sauvetage autour du corps frêle de Shirley et en fit de même pour Daisy. Puis il plaça celle-ci contre le rouf du salon en lui recommandant de bien se tenir aux barres. « Écoutez, miss Daisy, dit-il, je crois que c'est grave ! Ne me quittez pas ! je ferai tout au monde pour vous sauver avec Shirley !... Maintenant, attendons ! » La tempête redoublait, les jetant presque à terre. La sirène hurlait et, malgré sa crânerie, Shirley ne put s'empêcher de frissonner dans les bras forts qui la serraient. C'était si triste ces coups sourds de la mer contre le pauvre petit yacht qui craquait chaque fois, comme s'il allait se fendre, et qui criait au secours avec sa sirène ! Et puis, toute cette brume, ce brouillard dans lequel on se sentait perdu et ces hommes qui couraient autour d'eux, qui s'appelaient et qui priaient ! Un coup de sifflet strident fit trembler la petite. « Shirley, dit tendrement Bill en la serrant davantage. A quoi penses-tu, chérie? — A maman ! avoua la petite dont les lèvres tremblaient. Il y a bien, bien longtemps que je ne l'ai vue... et je ne peux penser qu'à elle cependant ! — Moi aussi ! répondit-il gravement. Alors, vois-tu, il faut se dire une chose, Shirley, c'est que si nos deux mamans nous voient dans cette situation, il est impossible qu'il nous arrive malheur, impossible ! »



« Oui ! dit-elle en se cramponnant à son cou, elles sauront bien l'empêcher sûrement ! » Soudain un nouveau coup de sifflet sembla déchirer la brume et le cœur de Shirley ensemble. Des ordres brefs furent lancés : « Les chaloupes à la mer ! » M. Dollison, très pâle, s'approchait de sa fille : « Daisy, mon enfant, commença-t-il avec émotion, si jamais tu te trouvais séparée de moi, voici, dans un portefeuille de caoutchouc imperméable, les papiers qui prouvent ton identité et tes droits à la succession de ton oncle ! Ne t'en dessaisis pas surtout, et... n'oublie pas ton vieux papa qui... — Monsieur, dit gravement Bill en posant une main sur l'épaule de la jeune fille qui sanglotait, je vous jure de protéger la vie de miss Daisy au péril de la mienne et avec autant de soin que pour celle de Shirley. Soyez tranquille, je me charge d'elles et je suis assez robuste et bon nageur pour les sauver toutes deux quand bien même tout l'équipage périrait ! — Merci ! dit simplement le riche yachtman en lui serrant la main avec effusion. Si vous faites cela, vous devenez mon fils. Et si je ne survis pas, ma fille saura payer notre dette de reconnaissance. Sauvez-les les premières ! Moi, en tant que commandant à bord, je dois faire partir tout mon équipage avant de songer à ma propre vie. Adieu... ou à bientôt, mes pauvres enfants ! Soyez bénies ! — A bientôt, mon cher commandant ! dit Shirley en jetant ses petits bras autour du cou de M. Dollison pour l'embrasser. Je suis sûre, moi, qu'on se retrouvera tous, pour boire du bon café là-bas au Brésil, et que Daisy sera très, très riche ! » Mais le temps pressait, car on venait de mettre le premier canot de sauvetage à la mer. On y fit descendre la première Daisy qui ne cessait de pleurer, puis, derrière elle, Bill, serrant toujours dans ses bras Shirley. Mais celle-ci ne songeait pas à se lamenter. Gentiment, avec son inimitable sourire, elle se penchait par-dessus son épaule pour faire des signes affectueux à ceux qui restaient encore à bord et les malheureux, malgré le grand péril, s'en trouvaient tout réconfortés. Cependant, lorsqu'elle se vit dans le minuscule canot où tenaient tout juste six hommes, perdus au milieu de l'Océan démonté qui semblait vouloir les engloutir dans chacune de ses énormes vagues, la pauvre mignonne ne put s'empêcher de frémir en s'accrochant plus désespérément encore au grand et solide garçon qui baisait tendrement ses cheveux. « C'est bien vrai, dis, Bill, que tu ne me quitteras pas? — Je te le jure, chérie ! — Si nous devons sombrer, nous sombrerons ensemble, n'est-ce pas? Parce que, tu sais, avoua-t-elle tout bas... avec tout ce brouillard, j'ai bien peur que nos mamans ne puissent nous voir depuis le ciel. Alors je ne suis pas très tranquille sur ce qu'il va nous arriver ! » Juste à ce moment, comme pour répondre à l'enfant, un énorme paquet de mer vint s'abattre sur le canot et l'engloutit avec tous ses occupants. En un instant, Shirley, étourdie, aveuglée, se sentit emportée, roulée, trempée... Elle perdit presque connaissance et ne reprit ses sens que pour entendre une voix mâle qui lui disait : « Courage, Shirley ! Et vous, miss Daisy, nagez du bras droit, sans me lâcher surtout ! » Alors, elle osa regarder et vit que Bill nageait la tenant toujours accrochée à son cou tandis que Daisy se cramponnait à la ceinture de leur sauveteur. Le courageux garçon avait tenu parole et il emportait vers un destin meilleur les deux innocentes créatures confiées à sa générosité.



Pauvre Shirley ! Son impression de réconfort en se retrouvant dans les bras de son ami Bill, après le naufrage, ne devait pas durer bien longtemps ! Qu'elles lui semblèrent longues, les heures pendant lesquelles ils flottèrent tous trois sur les vagues déchaînées ! Elle se demandait ingénument si bientôt ils n'allaient pas apercevoir la terre, cette terre bénie du Brésil où Daisy trouverait la fortune et eux la sécurité. Mais elle dut perdre cet espoir quand elle entendit Bill murmurer à la fille de M. Dollison : « Pourrez-vous tenir encore une heure, miss Daisy ? — Je crois... j'espère... balbutia celle-ci qui faiblissait. — Alors, faites un suprême effort et tenez-vous bien à moi ! Nous allons tâcher de gagner le navire que j'aperçois là-bas, dans la brume. Nagez ferme, nous sommes sauvés ! » Ils étaient sauvés en effet car, dès que du navire on les aperçut, un canot de sauvetage fut vivement descendu à la mer. Mais soudain Shirley jeta un cri : « Bill ! Maladroit ! Tu nous as amenés dans la gueule du loup ! — Quel loup ? demanda le pauvre Bill, sans comprendre. — Hé ! ce navire est celui des misérables qui voulaient faire enlever miss Daisy pour capter son héritage et la tuer. Je le reconnais, je l'ai assez guetté du pont, l'autre nuit ! » Malheureux Bill ! La foudre tombant dans les flots devant son nez ne l'aurait pas plus épouvanté ! Il protesta : « Je ne pouvais pas prévoir ! — Hélas ! ils nous ont vus !... Qu'allons-nous faire ? Dès qu'ils verront miss Daisy... — Il ne faut pas qu'ils puissent la reconnaître ! dit péremptoirement la petite qui, beaucoup moins effrayée que ses compagnons, gardait tout son sang-froid. Nous allons la déguiser ! — Mais... comment veux-tu faire ? gémit Daisy, terrifiée. Au milieu de la mer comme cela ? Impossible ! — Pensez-vous ! dit énergiquement Shirley. N'oubliez pas que nous avons nos ceintures de sauvetage qui peuvent nous soutenir sur l'eau, nous laissant nos mouvements libres ! — Bill, tu as bien un maillot de bain sous ton pantalon ? — Toujours ! Mais... — Tais-toi ! — Quitte donc ce pantalon et donne-le à Daisy... mais discrètement, pour qu'on ne puisse pas se douter de ce que tu fais sous l'eau si on nous guette du bateau avec une longue-vue !... Daisy, prenez sous l'eau le pantalon et enfilez-le par-dessus votre pyjama ! ... Bon ! maintenant voici ma casquette de marin pour cacher vos cheveux... Reste le buste ! Plonge, Bill, ôte ton chandail et donne-le à Daisy ! ... Vous êtes assez bonne nageuse pour en faire autant afin de l'enfiler sans être vue, n'est-ce pas ? » Daisy acquiesça ; la peur de ses ravisseurs la rendait hardie et adroite. En un instant, l'échange fut fait et la jeune fille était transformée en jeune marin bien avant que le canot qui venait à leur rencontre fut arrivé près d'eux. Tranquillement, Shirley se mit à crier : « A l'aide ! Au secours ! Venez vite ! » Cela acheva de donner le change à leurs sauveteurs qui, aussitôt qu'ils les eurent recueillis à bord, leur demandèrent s'ils connaissaient le sort de l'*Albatros* et de ses propriétaires. « Perdu en mer corps et biens ! dit tranquillement Shirley, que ses deux amis admiratifs laissaient parler. Tout l'équipage a péri ainsi que M. Dollison et sa fille. Nous sommes les seuls survivants et nous avons hâte d'arriver à terre pour faire la déclaration de leur décès. »



« Cet enfant parle d'or ! dit celui qui paraissait le chef à bord. Embarquons ces trois rescapés qui seront pour nous de précieux témoins quand il s'agira de prouver la mort de miss Daisy Dollison ! » Tout semblait aller pour le mieux puisque le déguisement de Daisy trompait les misérables, lorsque soudain Shirley lança un grand coup de coude dans les jambes de Daisy en murmurant : « Attention l'homme gris ! » Elle désignait venant vers eux un homme dont le costume différait de ceux des matelots qui les entouraient et qui montrait sous les larges ailes d'un chapeau de Panama un visage terreux de mulâtre aux grosses lèvres, aux yeux durs et cruels. « C'est lui ! murmura Daisy, frissonnante. C'est Ambrosio, l'homme de confiance de mon oncle, qui doit hériter si je meurs... Je l'ai vu deux fois. S'il me reconnaît, je suis perdue. » Alors Shirley eut un de ces traits de génie dont elle est coutumière. Depuis un moment, elle tournait et retournait dans sa poche un morceau de charbon qui devait s'y trouver depuis son emprisonnement dans la soute. Elle le glissa vite dans la main de Daisy

en murmurant : « Fais semblant de pleurer et frotte-toi la figure ! » Puis elle se mit à hurler elle-même en s'essuyant les yeux : « Ah ! ah ! ah ! cette pauvre miss Daisy qui était si bonne !... Jamais nous ne nous consolerons de sa mort ! Hi ! hi ! hi ! — Que dit cet enfant? » demanda le nouveau venu surpris. Le capitaine s'avança vers lui avec respect : « Il dit, Señor, que celle que vous aviez condamnée est morte, noyée dans la tempête ! Ces matelots l'ont vu périr et seront vos témoins ! — Quelle bonne nouvelle ! dit le misérable dont l'horrible visage s'éclaira autant qu'il était possible, c'est-à-dire qu'il passa du café au lait au vert-de-gris. Je saurai récompenser ces hommes lorsque je serai en possession de ma fortune. Il ne nous reste plus qu'à mettre le cap sur le Brésil. — Et nous? osa demander Shirley d'un air innocent. — Nous vous emmenons ! dit le mulâtre. J'aurai besoin de vous là-bas en arrivant, mes amis. En route et vite ! » Dans l'étroite cabine qu'on avait donnée aux trois amis, Shirley ne put réprimer une gambade de joie : « Quelle chance ! dit-elle gaiement. Voilà que c'est notre ennemi lui-même qui nous conduit où nous voulions aller ! Tu vois d'ici sa tête, Daisy,

quand au lieu de témoigner de ta mort, tu montreras les papiers qui affirment tes droits à la succession de ton oncle que ce misérable veut prendre ! » Et, se tournant vers Bill, qui écoutait tout cela, ahuri : « Voilà ! expliqua-t-elle. Daisy va hériter d'un oncle très riche. Mais si elle mourait avant, c'est le vilain bonhomme gris qui hériterait. C'est pour cela qu'il voulait la tuer. C'est pour cela qu'il ne faut pas qu'il la reconnaisse ! Arrivés au Brésil on l'accompagne à la police pour déclarer le décès de miss Dollison, et alors... tu sors le fameux portefeuille en caoutchouc et... » Mais un cri de Daisy qui portait la main à sa poitrine vint interrompre la petite : « Ciel ! le portefeuille !... Je l'ai perdu ! — Comment as-tu fait? Ton papa t'avait tellement recommandé de le conserver !... Cherchons bien ! » Mais, hélas ! le fameux portefeuille imperméable resta introuvable. Il avait dû tomber à la mer pendant que Bill et Daisy échangeaient leurs costumes. Que faire? Les trois amis se regardèrent, navrés. Sans ces précieux papiers, nul n'accorderait foi à leurs dires. Après s'être cru sauvés, ils étaient perdus encore une fois !...



Ne pleure pas, va, dit Shirley consolante à son amie qui se désolait. Rien ne prouve que nous ne les retrouverons pas. — Je me demande bien où par exemple ? gémit Daisy. — Je ne sais pas... dans le ventre d'une baleine, peut-être, comme Jonas ! Tu sais bien cette belle histoire qu'on raconte ! Le pauvre Jonas qui avait été avalé par une baleine et qui a été retrouvé tout vivant dans son ventre » expliqua Shirley très fière d'étaler son érudition. Il fallait d'ailleurs bien se résigner. Daisy le fit en soupirant et Shirley, au moyen du morceau de charbon entreprit de lui faire un maquillage savant qui lui donnait l'air d'un vieux loup de mer dont la moustache et la barbe n'ont pas été rasées depuis quinze jours. « Là ! dit-elle très contente de son chef-d'œuvre maintenant je défie quiconque de te reconnaître. On dira que tu t'appelles Mathieu et que tu as quarante ans. Seulement, fais attention à ne pas déteindre, surtout ! » Un peu rassurés, séchés, vêtus de costumes qu'on leur avait prêtés, les trois amis remontèrent sur le pont. Il y régnait une animation extraordinaire. En hâte, on descendait une nouvelle chaloupe à la mer. « Un autre rescapé ! dit le capitaine en désignant une tête qui émergeait des flots à peu de distance du navire. Le reconnaissez-vous pour être des vôtres ? » Bill s'empara de la longue vue et laissa échapper un cri : « Dubois... Le cher ami sauvé lui aussi ! » D'émotion, Shirley faillit bondir dans la mer et elle se mit à danser une gigue effrenée sous les yeux surpris des matelots. « Bout de Bois ! Mon cher Bout-de-Bois. Vite, courez le repêcher ! Quel bonheur ! » Mais soudain une voix brève arrêta l'élan des marins. « Ma foi non ! Ce serait encore du temps de perdu. Que peut nous faire ce nouveau venu ? Les trois qui sont là nous suffisent amplement comme témoins. Ne bougez pas. » D'un bond, Shirley se retourna vers le mulâtre. Elle allait se révolter, lui crier sa colère, lorsque soudain Bill prit la parole d'une voix tremblante : « Vous avez peut-être tort, dit-il. En abandonnant cet homme, vous perdez peut-être une chance unique d'avoir la certitude de la mort de miss Daisy. C'est lui qui l'a vue se noyer. » En entendant cela, le mulâtre changea d'avis. Il ordonna de mettre une barque à la mer et bientôt on hissa sur le bateau Bout-de-Bois à demi mort. « Fais l'idiot, lui recommanda Shirley en l'embrassant. Ne réponds rien. » Recommandation inutile, le malheureux était anéanti. « Ne vous en inquiétez pas, dit Bill qui venait à le chapitrer avant qu'il soit interrogé par le mulâtre. Nous allons l'emmener dans notre cabine et le soigner. » Il l'emporta dans ses bras, et une fois étendu, il s'écria : « Ciel ! Comme il a grossi pendant son immersion ! Aurait-il avalé autant d'eau ? Quelle poitrine il a, le malheureux ! Bout-de-Bois, naguère si maigre, présentait sur son thorax une bosse inquiétante. « Est-ce que c'est une maladie ? » demanda Shirley inquiète. Mais un éclat de rire de Daisy lui coupa la parole. « Mais non ! C'est Darling ! » C'était en effet Darling ! Bout-de-Bois avait songé à sauver le pauvre petit chien et l'avait glissé dans son chandail. En entendant la voix de Shirley, il venait de s'élancer de sa chaude cachette et gambadait joyeusement sur la poitrine de Bout-de-Bois toujours endormi.



Malgré toute leur joie de revoir le cher petit Darling en vie lui aussi, les pauvres rescapés se demandaient comment le dissimuler au terrible mulâtre qui ne manquerait pas de dire qu'il ne voulait pas de cette bouche inutile à bord et qui ne se gênerait pas pour le jeter à la mer. Néanmoins, Shirley, que ses multiples succès rendaient hardie, déclara avec assurance : « Bah ! Nous arriverons bien à le cacher ! Il est malin. Je vais lui expliquer la situation et il ne bougera pas ! » Elle parla en effet longuement à l'oreille du petit chien qui agitait la queue en signe de consentement. Puis, elle le glissa sous les couvertures de sa couchette où il se blottit sans bouger. « Hein ? dit-elle avec fierté. Est-il bien dressé ? Maintenant, il ne nous resta plus qu'à chapitrer ce brave Bout-de-Bois pour qu'il ne dise pas de bêtises et tout ira bien jusqu'à ce que nous soyons à terre ! Là, nous nous débrouillerons toujours bien ! Si nous n'y trouvons pas la fortune puisque, hélas ! Daisy a perdu ses titres, ce sera toujours la tranquillité. Nous irons retrouver Pépita au ranch et si la chère Daisy est pauvre, elle viendra avec nous, voilà ! » La jeune fille l'embrassa avec reconnaissance et il fut fait comme elle disait. Dès son réveil, on expliqua la situation à Bout-de-Bois, qui, pour ne pas se compromettre, décida de jouer le demi-fou et de répéter toujours en larmoyant : « Pauvre miss Daisy ! Noyée ! Elle est noyée ! » Ainsi il serait sûr de ne pas se tromper. Aussi, lorsque, remontant sur le pont, il trouva le mulâtre qui lui dit : « Vous êtes heureux d'être sauvé, l'ami ? — Pauvre miss Daisy ! Elle est noyée ! répondit-il. — C'est très malheureux, mais il faut vous consoler. On va vous soigner. Aimez-vous la soupe ? — Noyée, elle est noyée ! redit-il d'un air ahuri. — Écoutez, si vous témoignez pour moi en arrivant à terre, je vous donnerai une petite fortune. — Noyée ! répéta Bout-de-Bois. — Il est tout à fait stupide, se dit le mulâtre rassuré. Tout va bien, j'en ferai ce que je voudrai. » Tout s'arrangeant donc pour le mieux sur le bateau pour les quatre amis et ils eussent été presque heureux sans la pensée de ceux dont ils ignoraient le sort et la crainte perpétuelle de voir Daisy reconnue par son ennemi ou Darling découvert dans la cabine. Les premiers jours, celui-ci avait été bien sage. Mais avec le temps, il oubliait un peu les recommandations de sa petite maîtresse et se livrait quelquefois à quelque jeu bruyant et désordonné dans la solitude de sa retraite. C'est ainsi qu'un soir, en rentrant dans la cabine, Shirley trouva le sol jonché de papiers avec lesquels le petit chien jouait à la balle. « Oh ! méchant Darling, dit-elle épouvantée, si quelqu'un était entré à ma place et qu'on trouvât ce désordre ! ] ! Où as-tu trouvé ces papiers, terrible garçon ? » Alors, docilement, le petit chien vint apporter quelque chose qu'il secouait entre ses dents. Une chose plate, molle, grisâtre et du format d'une grande enveloppe. En la prenant, Shirley pâlit. « Grands dieux ! Le portefeuille ! Le portefeuille de caoutchouc et les papiers. Daisy ! Daisy, tu es sauvée, l'héritage t'appartient ! Voilà tes titres retrouvés par Darling, je ne sais où ! »



Très émue, son amie se pencha, reprit les papiers, les lut : « C'est bien cela ! dit-elle bouleversée d'émotion. Mais comment se trouvent-ils ici ? » Ce fut au tour de Bout-de-Bois d'expliquer, bien naïvement : « Lorsque j'entrepris de rejoindre ce bateau à la nage après le naufrage de ma chaloupe, j'ai trouvé, flottant sur l'eau, ce portefeuille. Je l'avais mis sur ma poitrine à tout hasard, mais depuis, je n'y avais plus pensé du tout. C'est le hasard qui l'a fait retrouver à Darling dans le fond d'une caisse où je l'avais jeté et où il serait demeuré après notre départ sans son intervention miraculeuse. — Décidément, dit Shirley rayonnante, nous avons trop de chance ! Tout finira par s'arranger très bien et je suis certaine que la première personne qui nous accueillera à notre arrivée sera le papa de Daisy ! — Le ciel le veuille, soupira la jeune fille, car la fortune que représentent ces papiers pour moi sera bien amère si je ne puis la partager avec mon cher père, malgré toute votre affection, mes bons amis ! » On approchait maintenant du but de ce voyage mouvementé. Une seule crainte planait sur le petit groupe : c'était qu'un hasard malheureux fît reconnaître Daisy avant l'arrivée au port ! Le misérable Ambrosio, se voyant joué, se livrerait alors aux pires vengeances et Shirley frissonnait pour sa chère amie rien que d'y songer. Cependant ces craintes devaient être vaines. Un matin la petite fille triomphante aperçut par le hublot de sa cabine une ligne grise. « Terre ! » s'écria-t-elle gaiement, réveillant par ce cri de joie ses compagnons. Tous se hâtèrent de s'habiller et lorsque le senor Ambrosio les fit appeler, ils étaient prêts. « Mes amis, leur dit-il, il va falloir, dès le premier moment, venir avec moi pour faire établir par vos témoignages l'acte de décès de miss Daisy Dollison. Y consentez-vous ? — Oui ! dirent les quatre compagnons sans rire. — Fort bien. Suivez-moi donc tous. Je vous récompenserai. » Ils le suivirent à la file en retenant leurs rires. Mais toute leur attitude impassible s'envola en apercevant sur le quai la bonne figure de M. Dollison qui semblait guetter leur arrivée, car le malheureux, ayant été sauvé de son côté, venait assister à l'entrée au port de tous les bateaux, dans l'espoir d'y découvrir une fois sa fille. « Daisy ! Chère Daisy ! » s'écria-t-il en se précipitant sur le petit matelot barbouillé qui suivait senor Ambrosio. — Hein ? Quoi ? fit celui-ci suffoqué. Elle n'est pas morte ? Vous n'allez pas venir témoigner pour moi chez l'alcade ? — Si, dit malicieusement Shirley, nous allons témoigner que vous êtes un fieffé fripon, monsieur Ambrosio, et que mon amie Daisy est la seule héritière de son oncle ! » Le malheureux fut tellement suffoqué de rage et de surprise qu'il se laissa sans résistance emmener en prison pour y purger ses multiples gredineries, tandis que tous nos amis réunis prenaient une automobile pour se faire conduire au domaine de l'oncle Tonio où la fortune, la vie heureuse, les fleurs et le soleil les attendaient. Daisy devenue plus riche que son père combla ses chers amis de présents ; mais ce qui fut le plus doux au cœur de Shirley, ce fut le cadeau d'un superbe petit poney à sa taille qu'elle sut immédiatement monter grâce aux anciennes leçons de ses bons amis les gauchos ! Cependant, malgré les instances des Dollison et la douceur de la vie dans leur domaine, ils refusèrent de rester bien longtemps. Ils avaient tous grande hâte de retrouver la gentille Pépita avec laquelle ils promirent à leurs nouveaux amis de revenir les voir bientôt. Et, montés sur de superbes chevaux offerts par Daisy, ils reprirent le chemin du ranch de M. Pérez, tandis que Shirley envoyait de sa petite main agitée des signes d'adieu et des baisers.



Depuis que, grâce à la générosité des Dollison ils possédaient de nombreux dollars en poche et d'excellents chevaux entre les jambes nos trois amis avaient retrouvé toute leur audace « Et maintenant s'était écriée Shirley en enfourchant son petit bai brun frémissant à nous deux madame Pérez » On verra bien si vous marierez votre nièce de force

— A nous trois ! avait ajouté Bill en agitant son chapeau — A nous quatre ! » ponctuait chaleureusement le fidèle Bout-de-Bois, ex-professeur de mathématiques et de philosophie, ex policier privé, devenu par la grâce de Shirley le plus enthousiaste des aventuriers mais qui se cramponnait désespérément à sa selle au moindre écart de la bête que

Daisy lui avait offerte en reconnaissance de ses bons services La veille les trois amis avaient dressé leur plan Ou plutôt Shirley avait dressé un plan que les deux hommes s'étaient contentés d'approuver avec mille exclamations d'admiration pour sa jeune sagesse. « Voilà ! avait-elle déclaré Je propose qu'avant de nous lancer en des recherches folles dans

tous les États Unis où nous risquons fort de ne pas retrouver la chère Pépita nous commencions par aller retrouver M Pérez au ranch — Chez les cow-boys ces garçons endiablés avec tous ces chevaux qui caracolent et ce méchant Tom qui voulait tant de mal à votre vie Shirley ? Oh ! je n'aime pas ça grommela l'intrépide Bout-de-Bois en saisissant par

la crinière son cheval qui allait trop vite à son gré — Silence cher vieux Bout-de Bois ! s'écria la petite — Mais il a raison déclara Bill N'oublie pas, Shirley que Tom Black rôde toujours dans la prairie La haine qu'il t'a jurée est terrible S'il nous voit, s'il apprend notre passage, c'en est fait de ta tranquillité il sera vite sur nos traces — Bah ! fit-elle insou

cieuse et souriante Je n'ai pas peur de lui ! Ne serez vous pas là pour me défendre ? » Et, prenant Bill par le cou tandis que Bout de-Bois faisait une horrible grimace « N'oublie pas, cher Billy que tu m'as sauvée déjà une fois de ses griffes » Et la rusée, apercevant la moue de son autre ami, l'avait attiré de son bras gauche à son tour Serrant sa tête entre les

leurs, elle acheva, câline « Et toi Bout de Bois ne l'as-tu pas dépisté sur le paquebot ? Tant que je me sens entre vous deux je ne crains rien ! » Et ayant embrassé chacun à son tour elle acheva plus sérieusement en comptant sur ses petits doigts : « Enfin nous avons plusieurs raisons d'agir ainsi Une nous nous assurons que Pépita n'est pas rentrée chez son père, ayant échappé à la

tante Perroquet Deux nous racontons à son père toutes les manœuvres de la méchante tante Trois nous obtenons son consentement définitif au mariage de Pépita et de Bill — Excellent cela fit le jeune garçon en hochant la tête — Et quatre Nous nous faisons donner par M Perez un véritable ordre de marche pour aller au secours de sa fille, ce qui nous donnera l'appui de la police ! — Mer-

veilleux ! » s'étaient exclamé les deux compagnons en même temps, car s'ils étaient souvent d'avis contraire ils tombaient toujours d'accord lorsque c'était pour admirer Shirley C'était donc ainsi que les trois camarades se trouvaient galopant sur la route qui menait à travers les pampas vers le ranch de M Pérez Mais contrairement à ce qu'ils espéraient ils furent reçus très froidement par celui-ci



Interdits les deux hommes se regardaient sans rien comprendre à cet accueil ; mais Shirley, elle ne savait pas tenir longtemps sa langue. Elle vint à M. Pérez et se haussant pour lui tendre son petit bec rose : « Eh bien ! monsieur Pérez vous ne voulez donc pas embrasser votre petite Shirley ? » A la vue de ce gentil minois la mauvaise humeur fondit bien vite. Il se pencha, embrassa l'enfant et dit en la serrant contre lui avec un regard de reproches pour Bill : « C'est vrai pauvre petite, tu ne saurais être tenue pour responsable, *toi*, des fautes des autres. — Des fautes ? dit Shirley en s'éloignant. Est-ce pour le brave et excellent Bill que vous dites cela ? — Je dis cela, reprit M. Pérez en regardant toujours le jeune homme, pour l'ingrat et l'oublieux qui a infligé une bien grande peine à ma chère Pépita et qui ne méritait pas mes bontés. — Mais ! Mais je ne comprends rien à tout cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'écria Bill éperdu de surprise. Shirley, cependant, lui faisait signe de se taire. « Monsieur Pérez, dit elle d'une voix tremblante, vous savez que j'aime Bill comme mon père ; mais si vous pouvez me prouver qu'il s'est mal conduit avec Pépita, je le détesterai. — Eh bien ! tiens, lis », dit-il, tombant dans le piège et lui tendant une lettre qu'il tirait de son portefeuille. Shirley fit un clin d'œil malicieux à ses amis. Elle allait être renseignée sur ce changement extraordinaire. Elle lut donc cette lettre. Elle était de Pépita et, datée de New-York, quinze jours plus tôt, elle disait : « Mon cher papa, ne me parlez plus jamais, je vous prie, de ce garçon auquel tous deux nous pensions pour devenir mon mari. Votre gaucho Bill est un inconstant et un ingrat. Ma bonne tante Perez venait de nous fiancer, lorsqu'il a disparu sans explication au moment de prendre le paquebot avec nous pour rentrer en Amérique avec la petite Shirley et... (du moins ma tante l'affirme, mais j'ai peine à le croire), le sac contenant tous les bijoux de la famille Perez ! Depuis, j'ai vainement attendu de ses nouvelles, et cependant je le sais bien en vie. Il a même accompli une croisière sur le yacht d'une jolie Brésilienne Daisy Dollison, que sans doute il préfère épouser. J'ai donc décidé de ne plus jamais penser à lui. C'est fini et j'épouserai le premier prétendant que ma tante me présentera, pour lui faire plaisir. La seule que je regrette dans tout ceci est Shirley... » — Ça, c'est gentil ! s'écria Shirley en esquissant une gambade. Eh bien ! puisqu'elle donne son adresse, nous allons lui prouver qu'elle a tort de ne pas regretter les autres... » Et elle se mit à raconter à M. Pérez comment la méchante tante, après avoir fait semblant de consentir aux fiançailles, les avait éloignés au moment du départ du paquebot et toutes les aventures qui leur étaient arrivées ensuite pour parvenir à regagner sans argent l'Amérique pour y rejoindre Pépita. Elle conta le courage et l'énergie de Bill en toutes circonstances et M. Pérez, touché et honteux de son accueil, lui tendit les deux mains. « Pardonne-moi, mon cher garçon, de t'avoir soupçonné ! Mais ma belle sœur est une terrible femme, d'après tout ce que vous me racontez, et elle a dû tromper la pauvre Pépita. — Oh ! oui. Terrible, redit Shirley en frissonnant. — Te faisait-elle peur, à toi, Shirley l'intrépide ? — Oui... oui ! avoua honteusement la petite. J'ai peur bien plus d'elle que du méchant Tom Black. Mais ça n'empêche pas que je vais retourner avec Bill à New-York pour lui arracher Pépita qui doit être très malheureuse ! — Allez donc, mes chers enfants, dit M. Pérez ému. Je vous bénis. Tâchez de me ramener ma fille et le mariage se fera sans retard ! Voici une lettre pour la police et un portefeuille bien garni... A bientôt, j'espère. »



Les trois amis étaient partis du ranch Pérez à cheval ce qui est le meilleur moyen de locomotion dans la pampa, mais lorsqu'ils atteignirent la première ville importante où ils descendirent dans un bon hôtel, Shirley leur tint ce langage « Mes chers amis je crois qu'il ne faut pas espérer vaincre M^me^ Pérez par la force! Vous savez comme elle est terrible! Il faudrait essayer de la ruse. Tout d abord, nous devons nous présenter à elle non plus comme des gens de la « Prairie », un peu des sauvages, mais comme des riches et élégants particuliers Nos moyens nous le permettent et cela lui en imposera — Excellente idée dit Billy — Je crois que nos chevaux, si beaux soient-ils, ne sont guère utilisables à New York Ils nous feraient remarquer Il faut donc les laisser ici dans une bonne écurie et chercher un autre moyen de transport — C'est cela! C'est cela... s'écria l'infortuné Bout-de-Bois avec enthousiasme car le mouvement lui donnait mal au cœur

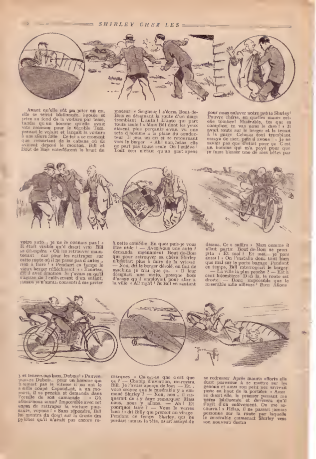
— Écartons le train qui ne va pas assez vite et n'est pas élégant. Que diriez-vous de l'acquisition d'une belle auto? Cela achèvera de nous poser aux yeux de l'orgueilleuse Pérez » Ils convinrent que l'idée était merveilleuse On se rendit donc dès le lendemain matin, en chœur, chez un grand négociant en automobiles. Il y en avait là de tous les modèles, depuis les plus vieux « tacots », jusqu'aux plus rapides voitures « sport » Il fallait choisir « Si nous prenions ceci? » insinua timidement Bout de Bois en désignant un vélocar à pédales Mais Shirley, après l'avoir foudroyé d'un regard méprisant les conduisit devant un tout dernier modèle allongé, bas et taillé en fuseau « Voilà ce qu'il nous faut! déclara-t-elle tranquillement. — Oh là! là! gémit Bout-de-Bois Ce qu'on va encore faire de la vitesse avec cet engin-là! » Mais le choix était fixé Ils partirent donc avec la jolie voiture de sport que Bill conduisait avec sûreté et imprudence et dans le court trajet qui les menait à leur hôtel Bout-de-Bois faillit trois fois avoir son chapeau arraché par le vent! « Fais donc comme nous, conseilla Shirley Ne mets pas de chapeau! — Jamais! fit l'excellent homme qui était complètement chauve, le vent me décoifferait! » Et il tenta de cramponner son couvre-chef à deux mains Le lendemain, ce fut une autre histoire. Il s'agissait pour les trois camarades, dont la garde-robe avait été éprouvée par leurs mille aventures de se vêtir comme des gentlemen et une petite lady! Shirley y tenait toujours pour en imposer à l'orgueilleuse M^me^ Pérez On décida de commencer par Bout-de-Bois et tous se rendirent dans un grand magasin où ils devaient trouver tout ce qu'il leur faudrait Mais tandis que Bout-de-Bois, fier comme un paon essayait un complet du dernier chic, en flanelle beige avec martingale Shirley eut un sursaut et pinça vivement le bras de Bill « Oh! regarde là-bas Tom Black C'est lui! » C'était bien lui, en effet, qui murmurait à un complice de fâcheuse mine, « Vois donc là bas? C'est Shirley! Ainsi, nous ne nous étions pas trompés en croyant la reconnaître l'autre jour et nous avons suivi une bonne piste Allons et tâchons de l'enlever »



Mais ils avaient affaire à aussi fort qu'eux. Shirley s'était glissée immédiatement derrière une pile de pièces de draperies et Bill en avait fait autant avec une telle rapidité que lorsqu'ils arrivèrent dans ce rayon ils ne les virent plus. « Où sont-ils passés? rugit Tom furieux. Où sont la fillette et le jeune homme qui il y a une seconde étaient là ? » Il s'adressait au brave Bout-de-Bois qui, tout occupé à s'admirer, n'avait pas remarqué la disparition de ses amis. Il était en train d'enlever le superbe veston sur lequel s'arrêtait son choix lorsque, s'entendant interpeller ainsi il dit, ahuri : « Mais... je ne sais pas ! Ils étaient là... ils n'y sont plus... On dirait qu'ils se sont envolés... — En volés ou pas, je saurai bien attraper ces oiseaux ! » déclara le terrible Tom qui, flairant la ruse, se dirigeait vers les piles de drap pour chercher derrière. « Ils sont certes là... allons-y Tom » dit son complice. Et tous deux allaient découvrir Shirley dans sa cachette lorsque la terreur provoquée chez Bout-de-Bois par le nom de Tom la sauva. « Tom ! s'écria-t-il. Vous êtes Tom ? Ah ! Ah ! Au secours ! » Et se croyant personnellement en danger, il se mit à courir en tous sens, encore en bras de chemise. Ce que voyant les bandits se dirent mutuellement : « Pour que cet homme se sauve devant nous, c'est qu'il sait quelque chose d'intéressant, poursuivons-le. » Et une poursuite épique commença à travers le magasin. Bout-de-Bois, fou de terreur, enjambait les pièces de tissus, se cachait derrière les mannequins, filait à quatre pattes sous les comptoirs. Il fit au rayon de vaisselle un ravage bruyant parmi les piles d'assiettes et les planches de verrerie. Derrière lui, les deux bandits couraient, le découvrant toujours partout. Jusqu'ici, leur poursuite avait passé inaperçue, car c'était l'heure de la fermeture et les employés étaient tous occupés du déplié, d'autant que la folie de Bout-de-Bois lui ayant fait dégringoler un escalier sur le dos, il se retrouva soudain au sous-sol au rayon des articles de ménage. Il prêta l'oreille, n'entendit rien et prit le temps de grimper tout en haut d'une pile d'énormes baquets. Il se blottit dans celui qui se trouvait tout au-dessus et attendit en tremblant la venue de ses poursuivants. Mais cette fois, il les avait bien dépistés. Longtemps, il attendit, prêtant l'oreille. Il n'entendait plus rien. Le magasin semblait vide. Et soudain l'électricité s'éteignit, ne laissant subsister que la lueur pâle de veilleuses bleues. Alors Bout-de-Bois comprit l'étendue de son malheur. Dans sa terreur il s'était laissé enfermer dans le magasin qui était fermé maintenant ! Qu'allait-il faire? Qu'étaient devenus Bill et Shirley? Les misérables ne les avaient-ils pas trouvés enlevés? Il songeait à tout cela en descendant péniblement de son baquet. Puis il s'aperçut qu'il était en bras de chemise et se dit que, pour pouvoir quitter le magasin le lendemain matin dès l'ouverture, il lui fallait se rhabiller. A tâtons dans la demi-obscurité, il gagna donc le rayon de confection pour tâcher d'y retrouver sa jaquette. Mais, tandis que penché sur une chaise il cherchait à tâtons le vêtement qu'il savait avoir laissé là, il eut la sensation qu'on le chatouillait dans le dos. Il se redressa saisi, repris de peur. Cependant, il n'y avait personne. Le rayon n'était occupé que par des mannequins de cire présentant des costumes. Mais soudain ses cheveux se dressèrent sur sa tête et il poussa un cri. Les mannequins bougeaient. Deux d'entre eux venaient à lui ! Ils étaient ensorcelés ! Il se jeta à genoux criant : « Mais n'aie donc pas peur, grosse bête, dit une voix bien connue qui partait du plus petit mannequin. C'est nous ! » Et Bout-de-Bois, ahuri, reconnut Shirley et Bill qui, tandis qu'il entraînait les bandits, n'avaient pas trouvé d'autre moyen pour se cacher, que de s'introduire dans la vitrine à la place de deux mannequins dont ils gardaient l'immobilité.

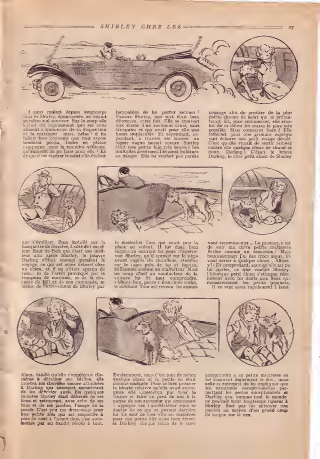


Lorsque les trois amis se furent retrouvés une fois de plus sains et saufs ils tinrent conseil « Que faire maintenant que ce misérable a retrouvé la trace de Shirley? » demandait Bout-de-Bois qui eût bien voulu se retrouver en France à l'abri de ces aventures « Continuer notre route et aller délivrer Pépita déclara courageusement Shirley Songez que sa tante la séquestre et la trompe Si nous ne nous dépêchons pas, nous arriverons pour la trouver mariée à quelque ridicule « bonhomme en bois » comme celui que déjà on voulait lui faire épouser à Paris. — Tu as raison ! s'écria Bill avec enthousiasme D'ailleurs, avec nous, tu ne cours aucun danger et puis deux hommes avertis en valent quatre Nous saurons nous méfier maintenant que nous avons découvert ce misérable En route ! — En route donc » déclara Bout de Bois en bontonnant avec une résolution farouche le beau complet beige à la dernière mode qui faisait de lui un « dandy ». Ils sautèrent dans la jolie voiture neuve et Billy mit « pleins gaz » Bout de Bois eut encore l'occasion de cramponner son chapeau qui menaçait de s'envoler Tout semblait aller bien, cependant, et ils n'avaient pas l'impression d'être poursuivis Ils approchaient du but de leur voyage, lorsque soudain, un troupeau de moutons vint se mettre en travers de la route de façon si malencontreuse que la voiture en bouscula un Tout aussitôt le berger qui les conduisait se précipita en levant les bras au ciel et Billy, croyant l'avoir tué, arrêta Il interpella l'homme qui gémissait mais celui-ci semblait sourd Au lieu de venir s'expliquer, il se mit à l'appeler par de grands gestes désespérés « Allons bon grommela Billy J'ai dû tuer cette pauvre bête Je vais aller tout de suite lui donner l'indemnité qu'il voudra mais en s'approchant il constata que le mouton était blessé à une patte, ce qui l'empêchait de marcher « Mon pauvre agneau, gémissait l'homme éperdu ; mon pauvre petit agneau — Je suis désolé commença Bill en sortant son portefeuille mais fixez vous-même l'indemnité qui vous est due car je suis pressé et je ne puis m'arrêter — Voyez vous-même le tort que cela me fait gémit le bonhomme pour l'indemnité on s'arrangera ; mais ce qu'il faut c'est m'aider à transporter cette pauvre bête jusqu'à ma petite cabane que vous voyez là à deux cents mètres je suis vieux et incapable de le faire moi-même — Certainement, mon pauvre homme » dit le jeune homme apitoyé. Mais comme il allait saisir le mouton pour le placer sur son épaule il s'aperçut qu'il ne pouvait transporter à lui seul cette bête extrêmement grosse et lourde. « Appelez votre compagnon pour qu'il vous aide, suggéra le vieux berger, tout en se mettant à faire des signes à Bout-de-Bois — Holà ! cria Billy, un coup de main pour transporter cette pauvre bête jusqu'à sa bergerie — Voilà, voilà dit son ami en sautant de la voiture mais, et la petite — Ne bouge pas Shirley cria Bill nous revenons tout de suite » Très sage la petite ne songeait pas à bouger Elle regarda de sa place ses deux amis qui ayant chargé le gros mouton le transportaient vers une cabane sordide située dans un champ à deux cents mètres de la route Mais au moment où tous deux disparaissaient dans la bicoque elle vit avec une frayeur éperdue une ombre bondir d'un buisson bordant la route du côté opposé s'élancer vers la voiture, enjamber la portière—



Avant qu'elle eût pu jeter un cri, elle se sentit bâillonnée, ligotée et jetée au fond de la voiture par terre, tandis qu'un homme qu'elle avait vite reconnu pour le terrible Tom, prenait le volant et lançait la voiture à une allure folle. Ce fut à ce moment que ressortant de la cabane où ils avaient déposé le mouton, Bill et Bout de Bois entendirent le bruit du moteur. « Seigneur ! s'écria Bout-de-Bois en désignant la route d'un doigt tremblant. L'auto ! L'auto qui part toute seule ! » Mais Bill dont les yeux étaient plus perçants avait vu une tête d'homme à la place du conducteur. Il jeta un cri et se retournant vers le berger : « Ah ! non, hélas, elle ne part pas toute seule. On l'enlève ! Tout ceci n'était qu'un guet-apens pour nous enlever notre petite Shirley ! Pauvre chérie, en quelles mains est-elle tombée ! Misérable, toi qui es complice, tu vas nous le dire ! » Il avait sauté sur le berger et le tenait à la gorge. Celui-ci tout tremblant essaya de nier, puis il avoue : « Je ne savais pas que c'était pour ça. C'est un homme qui m'a payé pour que je fasse blesser une de mes bêtes par votre auto... je ne le connais pas ! » Il était visible qu'il disait vrai. Bill se désespéra. « Où les retrouver maintenant, car pour les rattraper sur cette route où il ne passe pas d'autos... rien à faire ! » Pendant ce temps le vieux berger réfléchissait : « Ecoutez, dit il avec émotion. Si j'avais su qu'il s'agisse de l'enlèvement d'un enfant, jamais je n'aurais consenti à me prêter à cette comédie. En quoi puis-je vous être utile ? — Avez vous une auto ? demanda ingénnment Bout de-Bois qui pour retrouver sa chère Shirley n'hésitait plus à faire de la vitesse. — Non, dit le berger désolé, en fait de machine je n'ai que ça... » Il leur désignait une moto, presque hors d'usage qu'il employait pour aller à la ville. « All right ! fit Bill en sautant dessus. Ce « suffira. » Mais comme il allait partir, Bout de-Bois se précipita. « Et moi ? Et moi... je pars aussi ! » On l'installa donc tant bien que mal sur le porte bagage. Pendant ce temps, Bill interrogeait le berger.

— La ville la plus proche ? — Est à cent kilomètres. D'ici là, la route est droite. — Donc impossible que le misérable aille ailleurs ? Bien. Allons-y et tenez-vous bien, Dubois ! » Pauvre, pauvre Dubois... pour un homme qui n'aimait pas la vitesse il en eut le souffle coupé. Cependant, à un moment, il se pencha et demanda dans l'oreille de son camarade : « Où allons-nous ainsi ? Impossible avec cet engin de rattraper la voiture puissante, voyons ! » Sans répondre, Bill lui montra du doigt sur la droite des pylones qu'il n'avait pas encore remarqués. « Qu'est-ce que c'est que ça ? — Champ d'aviation, murmura Bill. Je l'avais aperçu de loin. — Et... vous croyez que le misérable y a emmené Shirley ? — Non, non... il risquerait de s'y faire remarquer. Mais nous, nous y allons. — Ah ! Et pourquoi faire ? — Vous le verrez bien ! » dit Billy qui prenait un virage. Pendant ce temps, Shirley, qui ne perdait jamais la tête, avait essayé de se redresser. Après maints efforts elle était parvenue à se mettre sur les genoux et ainsi son petit nez arrivait juste en haut de la portière. « Ainsi, se disait elle, le premier passant me verra bâillonnée et devinera qu'il s'agit d'un enlèvement. On me secourra ! » Hélas, il ne passait jamais personne sur la route par laquelle le misérable emmenait Shirley vers son nouveau destin.



L'auto roulait depuis longtemps déjà et Shirley, épouvantée, ne voyait paraître nul sauveur. Sur le coup elle s'était dit ingénument que ses amis allaient s'apercevoir de sa disparition et la rattraper ; mais, hélas ! il lui fallait bien convenir que tout espoir semblait perdu. Isolés en pleine campagne, sans le moindre véhicule, qu'auraient-ils pu faire pour elle ? Et de qui donc espérer le salut s'ils étaient incapables de lui porter secours ? Pauvre Shirley, son sort était bien désespéré, cette fois. Elle se trouvait aux mains d'un ravisseur cruel, sans scrupules et qui avait pour elle une haine implacable. Et cependant, cependant, à travers ses larmes, un espoir vague luisait encore. Shirley était une petite fille très brave ! Ses multiples aventures l'avaient habituée au danger. Elle ne voulait pas perdre courage afin de profiter de la plus petite chance de salut qui se présenterait. Et, pour commencer, elle résolut de se délier les mains le plus vite possible. Mais comment faire ? Elle réfléchit, puis une grimace espiègle vint éclairer son petit visage désolé. C'est qu'elle venait de sentir remuer contre elle quelque chose de chaud et doux. Darling ! C'était le brave Darling, le cher petit chien de Shirley qui s'éveillait. Bien installé sur la banquette de derrière, à côté de l'excellent Bout-de-Bois qui était son meilleur ami après Shirley, le pauvre Darling s'était assoupi pendant le voyage, ce qui est assez naturel chez un chien, et il ne s'était aperçu de rien... ni de l'arrêt provoqué par le troupeau de moutons, ni de la descente de Bill et de son camarade, ni même de l'enlèvement de Shirley par le misérable Tom qui avait pris la place au volant. Il fut donc bien surpris en ouvrant les yeux d'apercevoir Shirley, qu'il croyait sur le siège avant auprès du chauffeur, étendue sur le tapis près de lui et ligotée, bâillonnée comme un malfaiteur. Mais un coup d'œil au conducteur de la voiture lui fit tout comprendre. « Allons bon, pensa-t-il en chien malin, le méchant Tom est revenu ; les ennuis vont recommencer... Le premier, c'est de voir ma chère petite maîtresse ficelée comme un saucisson ! Mais heureusement j'ai des crocs aigus, ils vont servir à quelque chose... Allons-y ! » Et comprenant, sans qu'elle ait pu lui parler, ce que voulait Shirley, l'héroïque petit chien s'attaqua résolument avec les dents aux liens qui meurtrissaient les petits poignets.

Il en vint assez rapidement à bout. Alors, tandis qu'elle s'employait elle-même à détacher son bâillon, elle montra ses chevilles encore attachées à Darling qui entreprit incontinent de les déficeler aussi. En quelques minutes Shirley était délivrée de ses liens et retrouvait, avec celui de ses bras et de ses jambes, l'usage de la parole. C'est peu me direz-vous pour une petite fille qui est emportée à plus de cent à l'heure dans une automobile par un bandit résolu à tout. Evidemment, mais c'est tout de même quelque chose et la petite en était comme soulagée. Pour se bien prouver la liberté relative qu'elle avait reconquise elle commença par tirer la langue et faire un pied de nez à la nuque de son ravisseur qui continuait à appuyer sur l'accélérateur sans se douter de ce qui se passait derrière lui. Ce sont de bien vilaines manières pour une petite fille aussi bien élevée et Darling choqué tenta de le faire comprendre à sa petite maîtresse en lui tournant dignement le dos ; mais celle-ci entreprit de lui expliquer que les situations exceptionnelles permettent les gestes exceptionnels et Darling qui, comme tout le monde, ne pouvait tenir longtemps rigueur à Shirley, finit par lui octroyer son pardon au moyen d'un grand coup de langue sur le nez.



Cependant, l'auto roulait toujours plus vite et Shirley se demandait comment elle pourrait s'en échapper malgré ses mains et ses pieds libres. « Il faut évidemment attendre qu'elle s'arrête, mon pauvre Darling, dit-elle avec résignation, alors nous pourrons peut-être filer entre les pattes de ce méchant Tom. Oh ! une idée. Il y a derrière la capote rabattue un grand coffre à outils presque aussi grand qu'un spider. Nous allons tâcher de nous y cacher. Viens, je t'expliquerai mon idée après. » Elle entreprit donc de grimper sur le dossier de la banquette arrière, de franchir la capote repliée puis, à quatre pattes sur l'arrière de la voiture, elle tenta d'ouvrir le coffre à outils. Pauvre Shirley, combien elle eut de peine à se cramponner pour ne pas être jetée à terre à chaque cahot de la voiture lancée à une allure folle ! Pendant ce temps, et sans se douter du nouveau danger que courait sa protégée par sa faute, Bill roulait à une allure non moins folle vers le champ d'aviation, son suprême espoir. Quand il y arriva nul avion, hélas ! ne reposait dans les grands garages et on expliqua au jeune homme que ce champ ne servait que de lieu d'atterrissage pour les grands courriers en cas de difficultés. C'était une sorte de relais. On y trouvait tout ce qu'il fallait pour réparer mais d'avion, point, si le hasard n'en avait pas fait atterrir l'un ou l'autre pour se ravitailler d'essence ou procéder à une réparation urgente. Heureusement, tandis que Bill discutait un vrombissement que tous reconnurent leur fit lever la tête vers le ciel. « Un avion ! Faites Seigneur qu'il s'arrête ici! » s'écria Billy qui s'impatientait à l'idée que pendant ce temps la voiture emportait sa petite Shirley au loin.

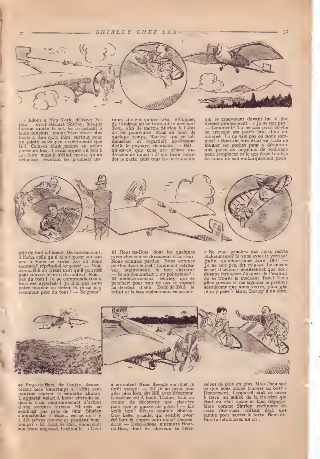
— Voilà, déclara sentencieusement Bout-de-Bois qui replaçait sur son nez ses lorgnons dérangés par la course en moto, ce que vous gagnez à l'avoir voulue si rapide, cette auto ! Si vous aviez choisi le vélocar que je vous indiquais nous aurions très bien pu rattraper Tom Black avec... » Mais Bill ne l'écoutait plus. Il guettait l'avion qui semblait en effet vouloir se poser sur le champ. Quand il eut atterri, il bondit vers le pilote et l'arrêtant au moment où il allait descendre de la carlingue : « Non, ne descendez pas, il faut repartir tout de suite. Cela ne vous dérangera guère, c'est pour aller à quelques kilomètres d'ici porter secours à une malheureuse enfant qu'on enlève... » Mais le pilote fronçait le sourcil et ne semblait pas pressé de céder à son désir. « Je ne peux pas, dit-il enfin. Je viens ici commandé par un particulier qui m'a donné rendez-vous à cette heure précise et je pense le trouver à m'attendre... » Il se pencha et cria au mécanicien qui arrivait en courant : « Hé! l'ami... mon client n'est-il pas encore arrivé ? — Je n'ai vu personne que ces messieurs. — C'est peut-être monsieur ? reprit le pilote en avisant Bout-de-Bois qui regardait en l'air. — Il s'agit d'un nommé Tom Black qui a télégraphié à mon aéroport pour demander un avion rapide ici, à deux heures précises. — Tom Black ! s'écria Bill suffoqué. Le misérable avait donc prévu que son enlèvement réussirait et il pensait emmener notre Shirley en avion... je ne sais vers quel point de la terre ! Ah ! le misérable... Vous entendez, Bout-de-Bois ? — Oh ! moi, fit celui-ci qui regardait l'avion d'un air méfiant, vous savez mon opinion : c'est que tous ces engins ne peuvent servir qu'au diable ! — Mais en attendant... qu'allons-nous faire ? — Hé, c'est bien simple, fit-il raisonnant juste pour une fois, nous allons les attendre ici, puisqu'ils doivent venir prendre l'avion... et quand nous le tiendrons... »



L'angoisse étreignait les deux hommes, tandis qu'ils guettaient la grande route par laquelle devait arriver l'auto du misérable. Ils avaient eu quelque avance sur elle ayant pu couper à travers champs avec leur moto, mais elle ne pouvait tarder. Allaient-ils bientôt retrouver le petit visage tant aimé de leur protégée? Pourraient-ils la sauver? Ils ne savaient trop quel espoir fonder sur l'aide éventuelle du pilote dont le visage renfrogné ne leur disait rien et ils pensaient qu'ils devraient à eux deux tout seuls, défendre leur petite Shirley et l'enlever définitivement aux mains de son ravisseur. « Avez-vous une idée, un plan? demandait tout bas le calme Bout-de-Bois, ex-professeur de mathématiques. Sans plan on n'arrive à rien de bon... — Soyez tranquille, j'ai pensé à tout, je crois, murmura Bill. dès l'arrivée de la voiture sautez sur Tom Black et montrez-lui votre revolver, puis, tandis que je m'occuperai de lui, sortez Shirley de la voiture. » Mais il n'eut pas le loisir d'en dire plus long, car la voiture faisait son entrée sur le champ d'aviation, longue, basse, haletante. Ils se cachèrent derrière un pylône et guettèrent le misérable Tom Black qui, ayant bloqué ses freins, sautait à terre, puis allait ouvrir la portière. Mais à ce moment, sa figure exprima une telle stupeur que les deux hommes se demandèrent ce qui se passait. D'ailleurs, ils le surent bientôt car Tom se mettait à hurler en gesticulant : « La petite? Qu'est devenue la petite? Où est-elle? » D'un air stupide et effaré il plongeait sous la banquette cherchait dans la capote... Il se redressa, brandissant seulement une corde : « Ses liens sont coupés, son bâillon arraché. Ah! la petite mâtine, elle m'a échappé! Encore une fois... » Effrayés de ce qu'ils entendaient, Bill et Bout-de-Bois échangèrent un regard d'angoisse. Qu'était devenue Shirley? Complètement hors de lui, le misérable continuait à chercher, tournait autour de la voiture, plongeait dessous. « Il n'y a pas à dire. Disparue! Elle a disparu! Ah! mais cette fois, c'est bien la dernière fois qu'elle me joue un tour, car si elle a sauté en chemin à une allure aussi folle, nous ne retrouverons que ses débris... et en fort mauvais état », acheva-t-il en ricanant cruellement. C'était ce que Bill et Bout-de-Bois avaient déjà pensé. Si leur pauvre petite Shirley avait fait le geste insensé de se jeter sur la route, c'était pire que tout! Ils ne la retrouveraient que morte! Aussi, dans leur désespoir, perdant toute prudence, ils bondirent sur le misérable. « Ah! ce sera toi qui l'auras tuée et tu vas le payer », rugit le paisible Bout-de-Bois transformé en farouche vengeur. Mais Bill l'avait devancé et, étendant le misérable à terre d'un grand coup de poing, il s'apprêtait à continuer, quand une petite voix bien connue le fit bondir : « Coucou! Ne le tue pas tout à fait, Billy, parce que je suis vivante, tu sais! » Et en se retournant les deux hommes, bouleversés de joie, virent le délicieux minois de Shirley qui émergeait, à côté de la tête embroussaillée du fidèle Darling, du coffre à outils dont elle soulevait le couvercle. « Shirley! Sauvée! » firent-ils en s'élançant vers elle. Mais déjà, elle sortait du coffre, bondissait dans leurs bras. « Mais pas pour longtemps, car voilà le méchant Tom qui se réveille. Filons, mes amis. »



« Mais comment? gémit Bout-de-Bois, si nous prenons l'auto, il nous aura bien vite rattrapés avec l'avion. — Eh bien, dit paisiblement Shirley, prenons l'avion! » Et avant que ses compagnons aient eu le temps de répondre, elle courut, escalada la carlingue et s'installa dans l'avion. Bill eut vite fait de réfléchir que cette solution était en effet la meilleure. Tout d'abord elle permettait la fuite immédiate et ensuite c'était le seul moyen qui ne laissait pas trace de son passage. Fuyant en avion, ils avaient beaucoup de chances de ne plus être jamais retrouvés par le terrible Tom! D'un bond, il s'élança donc derrière Shirley, suivi par Bout-de-Bois qui avait retrouvé l'agilité de ces vingt ans et qui grimpa dans l'avion en cramponnant son chapeau. Mais cela faillit bien compliquer les choses, car, au moment où l'appareil allait commencer à rouler, le fameux chapeau lui échappa et l'imprudent se fût élancé à sa recherche sans Shirley qui se pendait à son veston pour le retenir. Mais c'est alors qu'elle jeta un cri: « Darling! Mon petit Darling, où es-tu? » Hélas, pour une fois Darling avait voulu faire de l'indépendance et, restant en arrière, il avait eu la pensée de se venger un peu sur le méchant Tom de toutes les misères qu'il leur causait. Profitant de ce qu'il était encore étendu à terre sans mouvement, il s'approcha et le mordit cruellement à la jambe. Mais le malheureux petit chien, vengeur de sa maîtresse, avait compté sans la réaction produite par la douleur sur l'homme évanoui qui, d'un bond, fut dressé sur ses pieds. « Oh! cria Shirley terrifiée, voilà Tom debout... il vient, Bill! Ton coup de poing était de mauvaise qualité. — Filons, conseilla courageusement Bout-de-Bois qui se jetait à quatre pattes dans la carlingue pour échapper aux regards. — Non, non, s'écriait Shirley, amie fidèle, pas sans Darling! Attendons-le. » Cependant Billy devant l'imminence du danger avait lancé l'avion qui commençait à rouler. A côté, Darling courait en tirant la langue et derrière lui Tom, furieux, entraînait les deux hommes, pilote et mécanicien, auxquels il disait: « Arrêtez-les, mais arrêtez-les donc! Vous voyez bien que ce sont des chenapans. Ils m'ont volé cette petite fille et ils emmènent votre avion! » Stimulés par ces paroles, les deux hommes couraient dans l'espoir d'arrêter les fuyards. Shirley, les larmes aux yeux, les mains jointes, suppliait: « Arrêtons, laissons monter Darling! Que lui feront-ils si nous le laissons! » Mais Bill, qui mesurait le danger, secoua la tête sans répondre. A lui aussi cela faisait bien de la peine d'abandonner le fidèle petit chien, mais il préférait Shirley et il la sentait menacée. Il continua donc de rouler et l'appareil commençait à osciller comme lorsqu'il va quitter la terre. Soudain, Shirley jeta un cri. Saisissant le casque que l'aviateur avait déposé tout à l'heure avant de descendre à terre, elle noua solidement les deux pattes qui passent sous le menton et les ficela avec son écharpe qu'elle lança par-dessus bord de façon à faire traîner le casque à terre comme un petit panier souple. Darling était un chien assez intelligent pour comprendre. Il sauta délibérément dans ce sac d'un nouveau genre, juste au moment où l'appareil décollait et il eut la joie de se sentir enlevé en l'air au nez des bandits ahuris qui croyaient, à défaut des fuyards, l'atteindre et passer sur lui sa colère. D'en haut, Shirley tirait de toutes ses forces et Bout-de-Bois étant venu unir ses efforts aux siens, ils parvinrent à hisser le pauvre Darling qui manifesta sa joie comme toujours, en sautant au cou de sa petite maîtresse pour la lécher. « Sauvés! dit Bout-de-Bois en s'effondrant sur un siège. Et maintenant, où allons-nous? — Mais à New York naturellement, déclara l'intrépide Shirley, pour y retrouver la chère Pépita et la délivrer! »



« Allons à New York, délivrer Pepita », avait déclaré Shirley, lorsque l'avion quitta le sol, les arrachant à leurs ennemis ; mais c'était chose plus facile à dire qu'à faire, surtout pour un pilote aussi peu expérimenté que Bill. Celui-ci était monté en avion plusieurs fois, il avait appris un peu à conduire, mais il n'était encore qu'un débutant. Pendant les premiers instants il n'eut qu'une idée : s'éloigner de l'endroit où se trouvait le méchant Tom, afin de mettre Shirley à l'abri de ses poursuites. Mais au bout de quelque temps, Shirley qui se trémoussait et regardait au-dessous d'elle le paysage, demanda : « Bill... qu'est-ce que tous ces arbres au-dessous de nous? » Il eut beau regarder la carte, puis tous les instruments qui se trouvaient devant lui, il dut avouer piteusement : « Je ne sais pas ! — Comment? Tu ne sais pas? fit-elle en croisant ses petits bras d'un air indigné. Tu ne sais pas où nous sommes? » Bout-de-Bois était en train de fouiller ses poches pour y découvrir une paire de lorgnons de rechange pour remplacer celle qui était tombée au cours de son embarquement précipité de tout à l'heure. De saisissement, il lâcha celle qu'il allait poser sur son nez. « Vous ne savez pas où nous sommes? répéta-t-il angoissé. — Non, avoua Bill en criant tant qu'il pouvait pour couvrir le bruit du moteur. Non, pas du tout ! Je ne comprends rien à tous ces appareils ! Je n'ai pas suivi notre marche au début et je ne m'y reconnais plus du tout ! — Seigneur ! fit Bout-de-Bois, dont les quelques rares cheveux se dressaient d'horreur. Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus dans le ciel ! Comment retrouver maintenant, le bon chemin? — Si on demandait à un policeman? » fit malicieusement Shirley, qui se penchait pour voir ce qui se passait au-dessous d'elle. Bout-de-Bois la retint et la tira violemment en arrière. « Ne vous penchez pas ainsi, petite malheureuse? Si vous aviez le vertige? Enfin, qu'allons-nous faire, Bill? — Je ne sais pas, dit celui-ci. Le mieux serait d'atterrir maintenant que nous devons être assez éloignés de l'endroit où se trouve le méchant Tom ! Vous allez guetter et me signaler le premier aérodrome que vous verrez, pour que je m'y pose. » Mais, Shirley d'un côté, et Bout-de-Bois, de l'autre, demeurèrent bien longtemps à l'affût sans pouvoir repérer le moindre champ. L'appareil volait à basse altitude au-dessus d'un moutonnement d'arbres d'une verdure intense. Et cela ne semblait pas près de finir. Shirley s'impatienta. « Mais... est-ce qu'il y a des arbres comme ça pendant longtemps? » Et Bout-de-Bois, épongeant son front angoissé, bredouilla : « C'est à craindre ! Nous devons survoler la forêt vierge ! — Et je ne peux plus aller plus loin, dit Bill avec désespoir. L'essence est à bout. Tâchez, tout au moins, de découvrir une clairière pour que je puisse me poser ! — En voilà une ! s'écria soudain Shirley. Une belle, grande, qui semble avoir été faite là exprès pour nous ! Descendons. — Descendons, murmura Bout-de-Bois, dont les cheveux se hérissaient de plus en plus. Mais Dieu sait ce que nous allons trouver en bas? » Doucement, l'appareil vint se poser à terre au milieu de la clairière qui était en effet vaste et bien dégagée. Mais comme Shirley, enchantée de cette diversion, sortait déjà une jambe pour sauter à terre, Bout-de-Bois la retint avec un cri.



« Attention ! Regardons d'abord par terre ! C'est qu'on peut poser le pied sur toutes sortes de choses et de bêtes dangereuses ici ! Et d'abord, armons nous ! » C'était facile à dire mais, en fait d'armes, ils ne possédaient que le revolver de Bill. D'ailleurs, Bout-de-Bois ne se fût jamais résigné à loucher du bout du doigt une arme aussi dangereuse ! Il se saisit d'une petite barre de fer qui traînait dans l'avion, ficela son pantalon autour de ses jambes pour se faire des guêtres et ne pas permettre aux dangereuses fourmis rouges de grimper après lui, puis s'étant fait un casque avec un vieux journal, car le soleil tapait dur, il condescendit à se poser à terre d'un air circonspect. Derrière lui, Shirley et Bill s'étaient coiffés de casques d'aviateurs trouvés dans la carlingue, pour se protéger du soleil ! Quant à Darling, il avait recherché son asile habituel dans les bras de sa petite maîtresse. Mais à peine le pauvre Bout-de-Bois eut-il posé à terre ses pieds tremblants, qu'il poussa un hurlement et s'enfuit en courant comme un fou dans tous les sens : « Ah ! Un serpent ! Un serpent ! — Où donc ? demanda Shirley qui regardait autour d'elle. Ah ! Je le vois. Regarde, Bill ! » Elle désignait, en riant aux éclats, une longue branche morte qui gisait à terre et que la peur avait fait prendre pour un serpent. Et riant toujours, elle en saisit le bout et se mit à courir après Bout-de-Bois : « Attends ! ! ! Mais, attends donc, bêta ! Le voila tiens, ton serpent ! Regarde-le ! » Mais le malheureux était trop affolé pour entendre. Il courait toujours et se croyant poursuivi s'élança contre un arbre dont les plus basses branches traînaient à terre. La peur lui donnait une agilité inaccoutumée : il parvint ainsi de branche en branche, à s'élever de deux mètres au-dessus du sol. Là, se sentant un peu à l'abri, il daigna regarder ce qui se passait à ses pieds et il vit Bill, riant de tout son cœur, tandis que Shirley brandissait vers le fuyard la grosse branche qui avait causé sa frayeur. « Qu'est-ce que cela ? fit-il en assurant ses lorgnons sur son nez. — C'est votre serpent ! dit en riant Shirley, attention, il va vous mordre ! » Mais, tandis que Bout-de-Bois inspectait les alentours avant de se décider à descendre de son perchoir, assez vexé au fond, Shirley s'écria encore : « Attention ! » Il n'y attacha nulle importance, croyant encore à une moquerie. Et soudain suffoqué il sentit qu'on lui enlevait prestement le casque de papier qu'il s'était confectionné tandis que, non moins vivement, une autre main s'emparait de ses lorgnons. « Qu'est-ce que cela encore ? Au secours ! » s'écria le malheureux complètement affolé. Et il descendit plus vite qu'il n'était monté dans l'arbre. « Eh bien ! dit Shirley riant toujours et exécutant une de ces danses joyeuses dont elle a le secret, vous avez choisi votre abri ! » Elle lui désignait une troupe de petits singes qui, descendant des plus hautes branches, étaient venus arracher ce qu'ils considéraient sans doute comme des parures merveilleuses au pauvre Bout-de-Bois, pour s'en décorer à leur tour. L'un d'eux se pavanait à l'extrême bout d'une branche avec le chapeau de papier comiquement posé sur sa tête, et un autre s'évertuait à faire tenir devant ses yeux les lorgnons. « Mon chapeau ! s'écria le pauvre Bout-de-Bois, navré, et mes lorgnons ! ! ! Les seuls qui me restassent. Rendez-les moi, sales bêtes ! Voulez-vous me les rendre ? ... » Mais les singes n'aiment pas qu'on leur parle sur ce ton. Immédiatement sentant la guerre déclarée, ils s'armèrent de pommes de pin et de noix de coco dont ils bombardèrent copieusement nos amis.



Aux premiers instants, Shirley s'amusa beaucoup de l'attaque des petits singes. Elle riait comme une folle de les voir s'agiter pour leur lancer tous les projectiles qu'ils pouvaient trouver sous leurs petites mains agiles. Mais ayant reçu sur la tête une lourde noix de coco, dont le choc fort heureusement fut amorti par le casque d'aviateur qu'elle portait, elle commença de trouver cela moins drôle. « Mettons-nous vite à l'abri n'importe où ! dit Bill. Ces animaux sont capables de tout ! — Dans l'avion ! cria Shirley en s'élançant vers l'appareil. — Non ! non ! dit Bout-de-Bois en courant d'un autre côté. Ils le bombarderaient et seraient bien assez forts pour endommager quelque pièce essentielle ! Comment ferions-nous pour repartir ? » Ils couraient chacun de leur côté et, ne sachant où s'abriter, semblaient jouer aux quatre coins. Soudain, Shirley poussa un cri de joie et s'immobilisa pour leur montrer ce qui l'amusait tant. « Regardez ! Regardez !... ils font comme nous ! » Les singes, en effet, trouvant sans doute cette pantomime amusante, étaient descendus de leurs arbres et couraient par terre en tous sens en imitant l'allure affolée des trois amis. « Mais oui, dit Bout-de-Bois qui, même parmi ces événements, ne pouvait oublier qu'il avait été jadis professeur, ces petits animaux possèdent au plus haut point le don d'imitation. Ils reproduisent généralement tous les gestes que les hommes font devant eux, soit par moquerie, soit par admiration ! — Tous les gestes ? fit Shirley, ravie. Mais voilà un excellent moyen pour faire cesser leurs bombardements ! Attendez ! » Elle prit par terre une branche d'arbre et, la mettant contre son épaule comme un fusil, elle se mit en marcher d'une allure militaire en disant aux deux hommes ahuris : « Allez, suivez-moi, on joue aux soldats ! » — Mais, s'écriait Bout-de-Bois, je ne suis pas en esprit de jouer, moi ! Tous ces événements...

— Laissez donc et suivons-la ! fit Bill avec un sourire. Comme toujours, cette petite maligne a cent fois plus de jugeote que nous deux réunis ! — Vous allez voir, dit Shirley qui s'était mise à tourner en rond d'un air de sérieux impayable. Allez, suivez, suivez ! » Docilement, ils firent comme elle leur disait et se mirent à la suivre, armés d'un fusil en bois. Tout d'abord les singes s'arrêtèrent et s'assirent pour contempler ce spectacle d'un nouveau genre. Puis, trouvant sans doute l'exercice de leur goût, ils décidèrent d'en faire partie et vinrent peu à peu se mettre tous derrière Bout-de-Bois qui fermait la marche, en imitant l'allure et le maintien de leurs nouveaux compagnons. « Vous voyez ! fit Shirley qui exultait de joie. Ils ne pensent plus à nous bombarder, maintenant ! Nous voici bien tranquilles ! » Relativement tranquilles, hélas ! car, au bout de quelques instants, Shirley, ayant assez de tourner en rond, s'étant arrêtée, les singes ne trouvèrent pas cela de leur goût et le premier manifesta son mécontentement en tirant violemment sur le veston de l'infortuné Bout-de-Bois qui se trouvait devant lui. « Au secours ! cria-t-il affolé. Avancez, avancez ou ces malheureux vont me tuer, m'étrangler ! » — Avancer, c'est très joli ! dit Shirley qui s'était remise en marche, mais regardait en arrière par-dessus son épaule. Mais est-ce que nous allons être obligés de tourner comme cela toute notre vie ? — J'en ai peur ! répondit Bout-de-Bois, qui regardait avec inquiétude la bande qui le suivait en file impeccable. Ces diables d'animaux sont capables de tout ! Et ils sont aussi entêtés que malins !



« Eh bien ! dit Shirley en se croisant les bras et en frappant du pied, ça va être gai !... » Mais, aussitôt elle éclata de rire, toute sa tristesse envolée en voyant toute la bande de singes qui répétait ses gestes se croisant les bras et frappant du pied en cadence. « Oh ! mais ça va... Ça va ! Vous allez voir ! Je vais leur commander de nous servir à déjeuner, car j'ai grand'faim ! » Et saisissant une noix de coco elle la lança contre un arbre de toutes ses forces pour la casser. Aussitôt, chaque petit singe se mit en quête d'une noix semblable pour la casser à son tour. Ils grimpèrent jusqu'au plus haut faîte des arbres environnants et bientôt, une trentaine de noix furent étalées sur le sol de la clairière, parfaitement ouvertes par les malicieux animaux. « Déjeunons ! dit Shirley, qui, aimant beaucoup la noix de coco, ne s'était jamais trouvée à pareille fête. Aussitôt imités par les singes, nos amis s'assirent en rond et dégustèrent de larges tranches de l'excellent fruit si rafraîchissant. Shirley avait compris que l'essentiel était de remuer tout le temps, les singes supportant fort mal l'immobilité. A cette condition, ses petits imitateurs resteraient bien gentiment autour d'elle très occupés à copier tous ses faits et gestes. Aussi, coupait-elle son repas de toute une mimique fort drôle, faisant de grands saluts, se levant pour s'incliner jusqu'à terre, puis, se grattant la tête, étendant une jambe, puis l'autre, faisant sur place ce qu'il est convenu d'appeler le saut du kangourou, en détendant simplement les jarrets. Shirley, très agile, accomplissait tous ces mouvements sans cesser de grignoter sa noix, mais Bill et Bout de Bois surtout, éprouvaient mille difficultés à l'imiter pour donner l'exemple aux singes. « Quelle existence ! gémit Bout-de-Bois. J'en attraperai une maladie d'estomac !... — Mais non ! dit Shirley, toujours d'excellente humeur. Ce doit être excellent pour la digestion ! — Cela ne pourra pourtant pas durer toujours ! gémit à son tour Bill. Je voudrais m'approcher de l'avion et voir un peu si son état ne nous permettrait pas de repartir et je n'ose pas car aussitôt ces animaux vont vouloir en faire autant ! — Ecoute, Bill, proposa alors Shirley pleine de malice comme toujours, c'est bien simple ! Je vais tâcher de les attirer plus loin et, pendant ce temps-là, tu répareras ! — C'est cela ! Et moi aussi, je réparerai ! » dit Bout-de-Bois, qui était enchanté d'être débarrassé de la société des singes. Mais Shirley, depuis un moment, observait une des petites bêtes qui, restant en arrière les autres semblait malheureuse. Elle s'en approcha et s'attendrit sur le sort de la pauvrette. « Qu'as-tu donc, pauvre petite ? Où as-tu mal ? » dit-elle en caressant la petite tête brune aux yeux d'or. Avec la sensibilité aiguë de ses semblables, le petit singe comprit la compassion dont il était l'objet et il tendit une de ces petites pattes qui saignait à Shirley. « Oh ! il est blessé ! Il faut le soigner ! » Et avec des gestes très doux, elle fit un pansement serré à la petite patte, la bandant avec des morceaux de son propre mouchoir découpé en lanières. Le petit singe la regardait pendant ce temps et, dans les yeux dorés une lueur, presque humaine, pleine de gratitude et de reconnaissance passa. Lorsque Shirley eut fini son pansement, elle vint d'un geste affectueux frotter sa petite tête contre le cou de la petite fille qui, conquise, l'embrassa gentiment. Mais à ce moment, Darling, jaloux comme toujours, vint tirer la robe de la petite qui se rappela sa résolution d'éloigner le troupeau. « Oui, oui, mon Darling, tu as raison ! » dit-elle en sautant sur ses pieds. Je vais les emmener plus loin pour qu'on puisse vérifier notre avion, car si gentils qu'ils soient, je ne serai pas fâchée de les abandonner ! Et toi, Darling ? » Un jappement joyeux lui répondit.



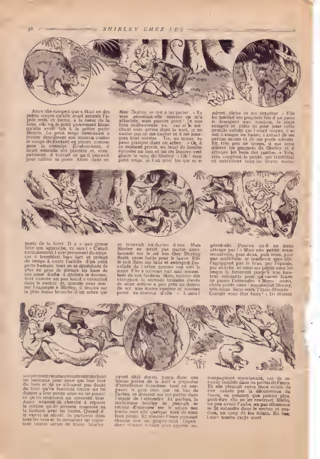
« Alors, allons-y ! dit Shirley délibérément Venez avec moi, mes petits amis ! » Et elle se mit à marcher en faisant toutes sortes de grimaces et de contorsions, aussitôt imitées par les singes Mais, sans avoir l'air elle les éloignait insensiblement de la clairière s'enfonçant sous bois « Vous pouvez travailler tranquilles ! » cria t elle à ses amis quand elle sentit que sa troupe la suivrait partout. Et elle continua d'avancer Au fond, ce jeu l'amusait beaucoup Elle éprouvait un plaisir fou à commander cette troupe étrange de petits imitateurs et à leur faire faire les plus extraordinaires grimaces Elle se mit donc à sauter à danser la gigue ce en quoi elle excellait Tout le monde simiesque l'imitait et se contorsionnait de si étrange façon, que Shirley riait, repartait à courir, faisait mille excentricités pour le plaisir de les voir répétées par tous ces petits corps bruns et soyeux. En courant sous bois, elle avait découvert d'étranges lianes fleuries et, soudain, elle s'amusa à se déguiser en « tante Pérez » Les longues tiges flexibles eurent vite confectionné la plus somptueuse robe à traîne qui se fût jamais vue, et Shirley aussi habile modiste qu'adroite couturière, se fit un chapeau « à la dernière mode » garni d'extra ordinaires capucines, larges comme des assiettes à dessert Ce que voyant la partie féminine de la bande de singes s'arma de lianes et chercha à s'en habiller aussi, mais leurs petites mains n'étaient pas aussi habiles que celles de Shirley Il y eut maints accrochages, quelques étranglements des cris, des disputes Enfin, tout le monde fut à peu près habillé et, Shirley en tête commença un étrange défilé, cortège de noces ou mascarade, dont dans les hautes branches tous les oiseaux se moquaient joyeusement Mais jamais Shirley ne s'était autant amusée ! Maintenant elle se faisait admirablement comprendre de sa petite troupe qui lui obéissait docilement, et même il lui semblait qu'elle parvenait à saisir elle aussi le langage muet des beaux yeux dorés de ses nouveaux amis Ceux-ci firent tant et si bien qu'ils réussirent à l'entraîner vers un coin de la forêt que jamais elle n'eût découvert toute seule Une source vive y coulait et rafraîchissait l'atmosphère étouffante. Shirley poussa un cri de joie « De l'eau ! Quelle chance ! Moi qui ai tellement soif ! » Et, sans réfléchir, elle s'approcha se désaltéra en même temps que Darling à la source glacée Puis, comme elle se sentait fatiguée et le disait tout haut, elle s'étendit sur le tapis d'épaisse mousse qui faisait le talus de cette cascade Bientôt elle s'y endormit et Darling, couché en rond à ses pieds, fit de même Leur sommeil fut long et lourd La fatigue de cette journée mouvementée, les émotions et surtout l'extrême chaleur les accablaient Ils n'entendirent rien... Ils n'entendirent pas le galop de cavaliers traversant la forêt non loin de là Ils n'entendirent pas la fuite précipitée de leurs amis les singes, après ce qu'ils croyaient être un bon tour Ils ne perçurent pas le bruit inquiétant de coups de feu tirés dans le lointain de la forêt Insensibles sourds immobiles ils dormaient ! Pendant ce temps, Bill, ayant examiné le niveau d'essence, déclarait à Bout de-Bois ravi « Je m'étais trompé et j'ignorais cette réserve d'essence que je viens de découvrir Nous pourrons très bien reprendre notre vol et peut être aller assez loin pour sortir de cette forêt où je ne me soucie pas de laisser notre petite Shirley passer la nuit On ne sait jamais à quelle surprise s'attendre dans ces climats Certes, nous pouvons craindre la venue de fauves dès l'obscurité, et à mon avis, plus tôt nous repartirons, mieux cela vaudra !



« C'est tout à fait mon avis, dit Bout-de-Bois enchanté. Il n'y a qu'à appeler Shirley et remonter bien vite dans cet engin ! — Shirley ! Shirley ! » fit Bill à voix relativement basse, la croyant tout près de là avec sa bande de singes. Mais, ne l'entendant pas répondre, il regarda vainement autour de lui sous les arbres. « Mais, fit-il, inquiet, j'espère bien que cette petite folle ne s'est pas trop écartée ! Où est-elle ? — Shirley ! Shirley ! » cria à son tour Bout-de-Bois saisi de crainte. Réponds vite, chère petite, ne te cache pas ! » Hélas, tous les appels étaient vains ! Bill, bouleversé soudain, déclara qu'il fallait la chercher aux alentours. Mais on ne pouvait laisser l'avion seul, car il risquerait d'être abîmé par quelque animal survenant pendant l'absence de ses propriétaires. « Laissez-m'en la garde si vous voulez, dit Bout-de-Bois qui se sentait devenir héroïque dès qu'il s'agissait de Shirley, et courez vite la chercher ! La nuit va descendre bien vite. Comment partirions-nous ? » Bill partit donc seul sous bois à la recherche de Shirley qu'à vrai dire, il croyait aux alentours. Mais il avait beau appeler, crier, regarder en tous sens. Rien ne répondait, et il était difficile de voir à plus de vingt pas dans le fouillis inextricable de cette forêt tropicale. Le pauvre Billy, épouvanté, commençait à perdre la tête, craignant de ne jamais retrouver sa chère petite amie, lorsque soudain le bruit d'un galop de chevaux lui fit dresser l'oreille. C'était tout près. La forêt n'était donc pas déserte ? Il s'élança vers le sentier, qui devait passer derrière d'épais buissons, dans l'espoir de demander secours. Mais à peine parut-il qu'il se vit couché en joue par trois hommes armés et du plus terrifiant aspect. C'étaient des sauvages au teint brique et qui ressemblaient terriblement aux derniers Sioux qui sillonnent encore certaines contrées d'Amérique. Bill pensa que son idée avait été bien mauvaise, mais il n'y avait plus à reculer. Levant les mains comme on le lui recommandait, il répondit à la question qu'on lui posait rudement : « Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? — Je suis un voyageur égaré qui recherche une petite fille. Ne l'avez-vous pas vue ? — L'enfant nous est égal ! dit brutalement celui qui paraissait être le chef. N'est-ce pas plutôt toi qui es venu chez nous au moyen d'un grand oiseau mécanique ? Conduis-nous près de lui tout de suite ou tu es mort ! » Bill savait que résister à ces terribles hommes était inutile. Il se laissa conduire jusqu'à la clairière où reposait l'avion que les sauvages avaient aperçu de loin. En le voyant paraître avec une telle escorte, le malheureux Bout-de-Bois jeta un cri de terreur. « Haut les mains ! commanda le chef. C'est vous qui commandez ? — Moi ? répéta le pauvre homme éperdu. Moi ? Non, non... oui, je ne sais pas... Mais, où est Shirley ? » Car, même dans la plus grave situation, la chère petite restait son unique souci. Mais Billy qui avait réfléchi songeait qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention des terribles hommes sur l'enfant ; aussi fit-il à son ami signe de se taire. Alors celui qui paraissait le chef ordonna : « Montez là-dedans et conduisez-nous dans le ciel ! » Ils voulaient, évidemment, recevoir le baptême de l'air. Mais Bill n'était guère en train de leur procurer ce plaisir. Il refusa tout net. Alors il y eut quelques coups de feu, des cris, une bataille... puis plus rien !...



Pendant ce temps Shirley et Darling dormaient toujours. Ce fut une fraîcheur soudaine qui les réveilla et en ouvrant les yeux, la petite fille fut toute surprise de se trouver dans l'obscurité. Il lui fallut tout d'abord un certain temps pour se souvenir de l'endroit où elle se trouvait. Enfin son esprit engourdi reprit le juste sentiment des choses. Elle se souvint. Mais tout aussitôt, elle s'étonna. « Je dois être ici depuis bien longtemps puisqu'il fait nuit? Comment se fait-il que Bill ne m'ait pas appelée... L'avion doit être prêt à repartir, il me semble? Je vais aller les retrouver! » Mais quand elle voulut faire le mouvement nécessaire pour se lever, elle s'aperçut avec stupeur qu'elle ne pouvait bouger. « Qu'est-ce que j'ai donc? » se demanda-t-elle, stupéfaite et inquiète. On dirait que je suis attachée! » Attachée, elle l'était bien, en effet! Des lianes coupantes et solides s'entortillaient savamment autour de ses jambes, de ses bras, de son buste... Quand elle s'en fut rendu compte, Shirley eut un accès de désespoir. « Que s'est-il passé? Qui m'a attachée ainsi? » Pouvait-elle se douter que c'étaient ses petits amis les singes qui, dans l'idée de lui jouer un bon tour, l'avaient ficelée ainsi? Une idée fulgura dans son esprit désolé... « Tom Black nous a rejoints, c'est lui qui m'a attachée ainsi! Mais où m'a-t-il emportée? » Pendant qu'elle se lamentait et que de grosses larmes commençaient à couler de ses beaux yeux, la lune se leva et éclaira le paysage qu'elle reconnut aussitôt. Elle était toujours sur la berge gazonnée où elle s'était endormie près de la petite source gazouillante et Darling dormait à ses pieds, ficelé tout comme elle. Cette vue acheva de plonger dans l'étonnement l'enfant, qui ouvrit de grands yeux effarés. « Par exemple! Nous n'avons pas bougé... et ce n'est sûrement pas Tom Black qui eût perdu son temps à ligoter Darling... » Mais l'idée que, pour une raison ou une autre elle ne pouvait faire le moindre mouvement et que pendant ce temps, Billy avait dû la chercher sans la découvrir, la désolait toujours. Elle se mit à sangloter en appelant éperdument : « Bill! Cher Bill... je suis ici! Mais je ne peux pas bouger!... » Hélas! le cher Bill ne pouvait l'entendre et la pauvre Shirley, pour avoir été trop confiante avec des petites bêtes malicieuses, était bien perdue à jamais au fond de ces bois sombres dans lesquels elle commençait à entendre toutes sortes de frôlements, de cris, d'appels qui disaient le réveil des fauves! Qu'allait-elle devenir ainsi livrée à toutes les attaques, sans défense possible? Ah! pauvre, pauvre petite Shirley, jamais elle n'avait connu d'angoisse aussi affreuse! Oui, même jadis quand elle était tombée aux mains du terrible Tom, même au moment du naufrage de l'*Albatros*, jamais elle n'avait connu une terreur aussi désespérée! Qu'allait-elle devenir? Quel secours espérer? Mais voici qu'au moment où justement elle semblait ne devoir plus en espérer, il s'en présenta un qu'elle n'attendait pas. Au plus fort de ses sanglots et de ses plaintes, elle sentit soudain quelque chose qui la touchait et l'idée que ce pouvait être une méchante bête la glaça d'effroi. Mais bientôt la bête, car c'en était une, toute petite et légère, se mit à marcher sur elle et vint coller son museau sur le visage horrifié de l'enfant,



Alors elle comprit que c'était un des petits singes qu'elle avait amusés l'après midi, et même, à la lueur de la lune, elle vit le petit pansement blanc qu'elle avait fait à la petite patte blessée. Le petit singe continuait à frotter doucement son museau contre le visage de l'enfant en pleurs comme pour la consoler. Évidemment, il avait entendu ses plaintes et, compatissant, il tentait ce qu'il pouvait pour calmer sa peine. Alors dans un élan Shirley se mit à lui parler : « Tu vois, gémissait-elle, comme on m'a attachée, mon pauvre petit ! Je suis bien malheureuse va, car si le méchant ours arrive dans la nuit, je ne saurai pas où me cacher et il me mangera tout entière. Toi, au moins, tu peux grimper dans un arbre. » Or, à ce moment précis, un bruit de feuilles écrasées au loin et un cri bizarre vint glacer le sang de Shirley. « Oh ! mon petit singe, je t'en prie, toi qui es si adroit, tâche de me détacher. » Elle lui tendait ses poignets liés d'un geste si désespéré que, soudain, le singe comprit et, plein de pitié pour cette gentille enfant qui l'avait soignée, il se mit à ronger les lianes, s'aidant de ses petites mains et de ses pieds adroits. En très peu de temps, il eut ainsi délivré les poignets de Shirley et il attaqua les liens des jambes. « Vite, vite, suppliait la petite qui tremblait en entendant tous les bruits menaçants de la forêt. Il y a une grosse bête qui approche, tu sais ! » C'était certainement l'avis personnel du singe car il tremblait bien fort et prêtait de temps à autre l'oreille, d'un petit geste humain, tout en se dépêchant de plus en plus de défaire les liens de son amie. Enfin il déchira le dernier, tout comme un pas lourd s'entendait dans le sentier, et, comme pour donner l'exemple à Shirley, il bondit sur la plus basse branche d'un arbre qui se trouvait au-dessus d'eux. Mais Shirley ne serait pas partie ainsi, laissant sur le sol son cher Darling ficelé, proie facile pour le fauve. Elle le prit dans ses bras et entreprit l'escalade de l'arbre comme son ami le singe. Elle y arrivait fort mal, encombrée de son fardeau. Mais, comme elle atteignait la seconde branche élevée de deux mètres à peu près au-dessus du sol, une masse énorme et sombre parut au-dessous d'elle. « L'ours ! gémit-elle. Pourvu qu'il ne nous attrape pas ! » Mais une petite main secourable, puis deux, puis trois, puis une multitude se tendirent vers elle, l'agrippant par le bras, par l'épaule, par sa robe, et ainsi ses petits amis les singes la hissèrent jusqu'à une hauteur suffisante pour qu'aucun fauve ne puisse l'atteindre. « Merci ! merci, chers petits amis ! murmurait Shirley, très émue. Sans vous, j'étais dévorée. Comme vous êtes bons ! » Ils étaient simplement reconnaissants comme tous les animaux pour ceux qui leur font du bien et ils ne s'étaient pas douté du tout qu'ils faisaient courir un tel danger à leur petite amie en lui jouant ce qu'ils croyaient un innocent tour. Aussi avaient-ils cherché à réparer la sottise qu'ils avaient commise en la ficelant avec les lianes. Quand ils la virent en sûreté, ils partirent dans tous les sens et ils revinrent lui apportant toutes sortes de fruits. Shirley ayant déjà dormi, passa donc une bonne partie de la nuit à grignoter d'excellentes friandises tout en narguant le gros ours qui, en bas de l'arbre, se dressait sur ses pattes dans l'espoir de l'atteindre. Et parfois, la malicieuse Shirley ne pouvait se retenir d'envoyer sur le vilain nez tendu vers elle quelque noix de coco bien pleine. Et messire l'ours poussait chaque fois un grognement. Cependant Shirley n'osait plus appeler ses compagnons maintenant, car ils seraient tombés dans les pattes de l'ours. Et elle pleurait entre deux éclats de rire causés par la déconvenue du fauve, en pensant que jamais plus, peut-être, elle ne les reverrait. Enfin, un peu avant l'aube, un pas silencieux se fit entendre dans le sentier et soudain, un coup de feu éclata. En bas, l'ours tomba raide mort.



Le premier mouvement de Shirley fut la joie « Quelle chance ! s'écria-t-elle. M'en voici débarrassée. » Mais le second mouvement, fait de prudence, la fit regarder qui pouvait avoir tué l'ours. Elle espérait vaguement que ce fût Bill ! Quel bonheur alors ! Mais, hélas ! celui qu'elle aperçut penché sur la dépouille de l'ours ne ressemblait en aucune façon au cher camarade de la fillette ! C'était un nègre du plus beau noir et à peine vêtu, mais armé jusqu'aux dents. Toutes sortes de couteaux, de haches, de matraques, pendaient à sa ceinture, ainsi que deux pistolets et il avait jeté sur le sol à côté de lui le fusil qui lui avait servi à descendre l'ours sur lequel il se penchait. Terrifiée, Shirley regardait le personnage et redoutait par-dessus tout qu'il puisse la découvrir. Hélas ! cela ne pouvait manquer ! S'étant assuré que l'ours était bien mort, le nègre chercha tout naturellement quelle proie l'avait retenu si imprudemment au pied de cet arbre jusqu'à l'aube, alors que les fauves habituellement n'attendent jamais aussi tard pour regagner leur tanière. Il fallait que ce fût un animal rare et particulièrement délicieux, sans doute. Aussi, avant de lever la tête pour le découvrir dans les feuillages de l'arbre, le nègre ramassa-t-il son fusil et l'armant il épaula. Lorsque la pauvre Shirley vit cette face noire au sourire cruel et cette arme menaçante se relever vers elle, elle comprit que sa dernière heure était venue. Cette émotion, jointe à la fatigue de la nuit blanche à la faim qui, malgré les friandises des singes, la tenaillait un peu, acheva d'anéantir ses forces. Elle jeta autour d'elle un coup d'œil désespéré. Qui lui porterait donc secours? Ses amis les singes s'étaient bien vite enfuis au coup de fusil. Darling toujours attaché ne pouvait rien pour elle. Ses amis... Devant le canon de l'arme qui luisait entre les feuilles elle jeta un cri long désespéré, un appel éperdu « Bill ! » Puis perdant d'un coup toutes ses forces elle tomba inanimée de l'arbre jusque sur le nègre qui en lâcha son fusil ! La stupeur du brave nègre, en recevant dans les bras ce paquet inattendu, se changea bien vite en attendrissement. Shirley ne connaissait pas assez les nègres pour savoir que rarement ceux-ci font du mal aux enfants pour lesquels ils ont un culte ! Surtout à des enfants blancs qui leur semblent précieux et magnifiques ! Lorsque celui-ci contempla la petite chose frêle blanche et rose qui lui tombait du ciel, il pleura presque d'attendrissement. Et il répétait en caressant les boucles d'or : « Un petit enfant ! Un petit enfant tout blanc, tout rose... Pauvre petit ! Quoi il faisait donc là-haut chez messire merle? » Mais toutes les caresses du bon nègre ne pouvaient parvenir à réveiller Shirley. Vraiment inquiet, il la chargea sur son épaule et, comme il allait s'éloigner, il avisa Darling qui, toujours ficelé, était tombé avec sa petite maîtresse et gémissait doucement sur le sol. Le nègre fit la grimace, car s'il aimait les enfants il n'attachait guère d'importance aux chiens. Mais, de toute évidence, ce petit paquet devait appartenir à sa jeune protégée, il ne se reconnaissait pas le droit de l'en priver. Et, philosophiquement, il ramassa le paquet Darling, qu'il logea sous son bras gauche. Il avait une marche rapide et souple et connaissait tous les sentiers. En quelques instants, il fut hors de la forêt devant un petit village de paillottes construit sur pilotis au bord d'un large étang, afin d'éviter les attaques des bêtes fauves. Quand sa femme le vit entrer chez lui avec une charge lourde sur l'épaule, elle s'écria en joignant les mains avec joie !



« Quel bonheur ! tu as fait bonne chasse, Rara ! j'avais entendu ton coup de fusil et j'attendais pour le déjeuner. » Mais en voyant Shirley qu'il posait à terre avec un large sourire, elle recula d'un air épouvanté. « Un enfant ! Tu n'as pas tiré sur un enfant, Rara ? — Non, fit-il tout réjoui. Il dort simplement ! Regarde si il joli ! Tout en or ! » Elle s'approcha et toucha respectueusement les cheveux qui les émerveillaient tous deux.

Puis elle se mit à danser en jetant de petits cris de joie. « Oh ! Bon Rara ! Cher Rara ! J'avais tant envie d'un petit enfant ! » Elle croyait que c'était là un cadeau de son mari sans doute, et elle l'en remerciait avec force démonstrations, quand Shirley réveillée de son évanouissement par tout ce bruit entrouvrit ses grands yeux. Ce qu'elle vit n'était pas fait pour la rassurer. Elle était dans une cahute très peu confortable juste devant un grand feu qui flambait en attendant de la cuire sans doute ? Et le terrible nègre, et cette négrillonne, qui sautaient autour d'elle avec toutes sortes de grimaces exécutaient sans doute la danse du sacrifice avant de la dévorer à belles dents. Car Shirley ayant lu des histoires d'anthropophages, se croyait dans les mains de terribles cannibales prêts à la faire rissoler et à la déguster comme un vulgaire poulet. Quand elle vit la négresse s'agenouiller près d'elle et murmurer de très douces paroles qu'elle ne pouvait comprendre, elle eut une lueur d'espoir. Et voici que le grand nègre féroce venait aussi se pencher, la flairer, la regarder. « Ils veulent voir si je suis assez grasse », se dit la pauvre Shirley à laquelle la comparaison avec un poulet à rôtir s'imposait de plus en plus. Pourvu qu'ils me trouvent trop maigre. Ils m'engraisseraient et cela gagnerait toujours du temps ! » Mais tandis que la pauvre Shirley désespérée envisageait la moindre chance de salut, les braves nègres s'extasiaient sur sa beauté et sa gentillesse. L'excellent Rara alla chercher une gourde de rhum et en versa quelques gouttes entre les lèvres de l'enfant pour la remettre. Puis ce fut le tour de la femme de frictionner Shirley avec une huile très douce pour remettre ses pauvres petits membres meurtris par la chute. Shirley qui sentait sa bonne humeur naturelle revenir devant le comique de la situation pensa : « Voilà, ça y est ! Elle me graisse avant de me mettre à la broche. » Mais elle dut vite s'apercevoir que telle n'était pas l'intention de ces braves gens qui se mirent à la gaver de leurs meilleures provisions, à la choyer, à lui donner toutes sortes de choses qui leur semblaient merveilleuses : perles, bimbeloteries, petites glaces reflétant le soleil, plumes d'oiseaux multicolores. « On dirait... on dirait qu'ils m'aiment ? » se disait l'enfant encore un peu craintive, mais déjà affectueuse avec eux. Et le soir elle en était persuadée ! Elle avait retrouvé ici, sous le tropique, une nouvelle famille admirative et généreuse qui ne savait comment lui témoigner sa tendresse ! Désormais, les jours de Shirley coulèrent aussi doux que possible entre ses deux parents nègres avec lesquels elle s'entendait fort bien par gestes, ne pouvant se comprendre autrement. Elle avait baptisé son père adoptif Vendredi en souvenir de Robinson Crusoé que Pepita lui avait raconté jadis et la bonne négrillonne Blanblan, ce qui ne manquait pas d'humour. Elle regrettait surtout de ne pouvoir se faire comprendre dans leur langue à cause de Bill et de Bout-de-Bois que peut-être Vendredi, très habile chasseur, eût retrouvé dans les bois... s'ils y étaient encore ? Car la pauvre Shirley en venait à supposer que ses amis, désolés de l'avoir perdue, étaient repartis sans elle. Certes elle aimait bien Blanblan et Vendredi, mais que n'eût-elle donné pour retrouver sains et saufs ses deux compagnons ! Elle y pensait sans cesse et, quoique faisant ce qu'elle pouvait pour plaire aux nègres, son cœur restait à ses premiers amis.

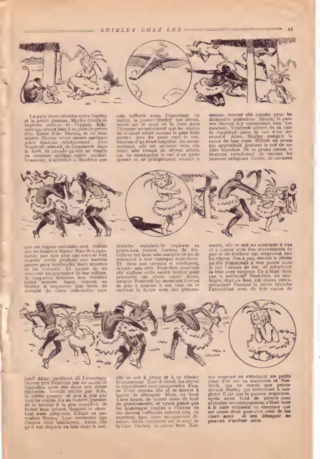


Shirley commençait à s'accoutumer à sa nouvelle vie. Il y avait parfois des petits accrochages avec les excellents nègres, par exemple quand on lui servait des plats extraordinaires auxquels elle refusait de goûter et que ses parents d'adoption voulaient lui entonner de force dans l'intention louable de la faire grandir.

Mais heureusement tout finissait toujours par s'arranger très bien. D'autre part, elle avait eu la joie de retrouver son cher petit compagnon Darling! L'excellent Vendredi la voyant pleurer très souvent les premiers jours, lorsqu'elle songeait à tous ceux qu'elle aimait, ne savait que faire pour la distraire et l'amuser. Que pouvait donc regretter ainsi ce petit enfant blanc que tous les nègres de la tribu choyaient à l'envi, lui offrant tout ce qu'ils avaient de plus précieux: plumes d'oiseaux rares, colliers de perles multicolores, petits poignards finement ciselés, os de vautour qui portent bonheur, dent de lézard, objet très rare! Et toutes les amulettes honorées dans le clan sauvage? Pour la distraire son père adoptif lui avait confectionné un petit arc à sa taille et Shirley s'était amusée à s'y exercer. Comme elle était très adroite, elle avait bien vite excellé dans ce sport encore inconnu d'elle et s'y passionnait. Mais ce n'était pas assez pour oublier ses amis et les larmes reparaissaient souvent dans ses beaux yeux bleus. Et elle tentait de se faire comprendre de Vendredi. Elle le prenait par la main, l'entraînait vers la forêt dont les arbres étaient tout proches. Elle voulait s'expliquer en langage petit nègre: « Amis à moi là-bas... perdus... peut-être mangés par les méchantes bêtes... aller les chercher... » Mais Vendredi ne comprenait pas. Comme elle joignait le geste à la parole, il croyait qu'elle demandait à manger quelque fruit de la forêt et il courait en avant avec de grands cris sauvages pour lui rapporter des noix de coco excellentes et juteuses que la pauvre petite dégustait assaisonnées au sel amer de ses larmes. Enfin, un jour, pleine de résolution, elle prit son arc, ses flèches et, montrant la forêt d'un geste énergique, elle fit comprendre à Vendredi qu'elle voulait aller y chasser. Celui-ci hésita longuement à permettre cette imprudence à un si petit enfant blanc. Il eut, par-dessus la tête de Shirley, ornée de superbes plumes à la mode du pays, une longue discussion avec sa femme Blanblan, craintive comme toutes les mères de famille, redoutait les dangers de la forêt pour Shirley, mais Vendredi était faible devant les larmes, les supplications de la petite et, lorsqu'elle lui eut mis ses petits bras autour du cou en embrassant tendrement la belle joue noire et luisante, il n'eut plus le courage de refuser. Ils partirent donc tous les deux, se tenant par la main, brandissant leurs armes et montrant des visages belliqueux, tandis que la pauvre Blanblan, mal rassurée par les promesses de prudence que lui avait faites son époux, levait en tremblant les bras au ciel. Sur les talons des deux chasseurs, Darling suivait, la queue en bataille, le nez fureteur, comme s'il comprenait à l'affût de quel genre de gibier allait se poster Shirley. Dès qu'ils furent sous les arbres, la mignonne qui avait son idée, se mit à crier de toutes ses forces: « Bill! Bout de Bois!... Êtes-vous là? Répondez-moi!... » Mais voyant l'air effaré dont Vendredi la considérait et sentant qu'elle ne pourrait crier longtemps ainsi, elle changea de tactique et se mit à chanter à plein gosier une de ses innombrables chansons.



Ainsi pensait-elle ses amis ne manqueraient pas de repérer sa présence si toutefois ils se trouvaient encore sous bois. Mais comment les retrouver? Shirley se rendait compte que la forêt était immense et la partie dans laquelle la conduisait Vendredi n'éveillait aucun souvenir en elle. Certes ce n'était pas de ce côté qu'elle avait quitté l'avion et ses amis ! Cependant elle ne se lassait pas et, tout en disant à Darling : « Cherche mon bon chien ! Cherche Bill ! » elle-même fouillait de ses regards tous les buissons, tous les fourrés, tout en répétant ses chansons et en jetant à tous les échos leur cri habituel de ralliement : « Tiou ! Tiou ! Houp ! » Mais nul cri ne lui répondait. Cependant, elle obtint un résultat qu'elle n'osait espérer. Soudain quelque chose bougea dans les arbres au-dessus d'elle et elle poussa un léger cri. Alarmé, Vendredi se retourna, son fusil déjà épaulé. Mais il l'abaissa avec un bon rire en voyant un petit singe qui s'était laissé tomber d'un arbre sur l'épaule de Shirley et qui, ayant entouré son cou de ses petits bras, frottait avec tendresse son museau contre la joue de la petite. Effrayée tout d'abord, Shirley se rassura bien vite et reconnut sans peine la petite guenon qu'elle avait soignée le jour de son atterrissage dans la forêt. La petite bête portait encore à sa patte un lambeau du mouchoir de Shirley. Et ayant entendu les chansons avec lesquelles celle-ci avait fait danser la bande de singes quelques jours plus tôt, elle était accourue, heureuse de manifester son affection et sa reconnaissance à sa petite amie. Pour Shirley ce fut une vraie joie. Elle était enchantée d'avoir retrouvé l'amusante petite bête. Puis elle se disait que l'endroit où elle avait laissé l'avion ne devait pas être très éloigné, car les bêtes ont toujours un point de ralliement et celui des ouistitis ne devait pas être loin puisque la petite guenon l'avait entendue. Donc, Bill et Bout-de-Bois pourraient l'entendre aussi s'ils étaient restés là ! Et elle se remit à chanter de plus belle, tandis que Vendredi, enchanté de la voir si joyeuse, tirait sur maints oiseaux dont on devait faire un excellent dîner. Mais, hélas ! l'heure de rentrer au village arriva sans qu'on eût retrouvé les deux amis et Shirley essayant de faire quelque résistance, quand Vendredi la prit par la main, celui-ci la mit sans façon sous son bras pour rentrer plus vite. Il s'agissait de ne pas laisser refroidir la soupe préparée par Blanblan. Et cela ne souffrait nul retard ! Mais à la grande surprise du nègre la petite guenon ne voulut pas quitter la fillette et, délibérément, elle vint sauter sur l'épaule du nègre. Ils rentrèrent ainsi, Darling trottant à ses côtés. Et la vie reprit avec ce commensal en plus. Cela ne devait pas tarder à amener des scènes de jalousie de l'ombrageux Darling qui ne pouvait souffrir que Shirley s'occupât de quelque chose autre que lui. Et lorsqu'il voyait sa petite maîtresse peigner et caresser la petite guenon il montrait les dents et grognait. Cela marcha ainsi jusqu'au lendemain où, à propos d'un os de coq sauvage, relief du festin de la veille, la bataille fut engagée entre les deux bêtes. Tout d'abord, Darling sembla avoir le dessus, mais bien vite le malin singe, profitant de ses avantages, sauta sur les branches d'un arbre planté devant la case et, de là, se mit à bombarder le chien avec les seuls projectiles qu'il eût sous la main : des noix longues, dures et brunes qu'on nomme noix du Brésil. La rage de Darling, en recevant ces coques dures sur le nez, fut accrue et l'air retentit d'aboiements furieux. A tel point que la pauvre guenon n'osait plus descendre de son arbre. Heureusement Shirley, se trouvant dans les environs, accourut et trouva le moyen de faire tourner ce pugilat en réconciliation. En effet, elle gourmanda Darling de belle manière : « Comment, vilain chien, c'est ainsi que tu grondes après cette bonne petite bête qui t'envoie des gourmandises? Tiens ! tu n'es pas digne de goûter à ces cadeaux ! » Et, cependant, elle cassa une des noix qu'elle partagea entre les deux adversaires. Ceux-ci trouvèrent la noix tout à fait de leur goût et désormais ne se firent plus que mille amitiés.



La paix étant rétablie entre Darling et la petite guenon, Shirley décida de baptiser celle-ci et l'appela Kiki, nom qui seyait bien à sa gentille petite tête. Entre Kiki, Darling et les bons nègres, Shirley vécut encore quelques jours heureux relativement, mais Vendredi refusait de l'emmener dans la forêt, de crainte qu'elle ne veuille en ramener quelque autre animal. Vraiment, il semblait à Blanblan que cela suffisait ainsi. Cependant un matin, la pauvre Shirley, qui rêvait, assise sur le seuil de la case dans l'étrange accoutrement que les nègres lui avaient offert comme la plus belle parure, leva les yeux vers le ciel, surprise d'un bruit singulier. Au même moment, elle vit accourir vers elle toute une troupe de nègres affolés qui lui montraient le ciel d'un geste apeuré et se précipitaient ensuite à genoux devant elle comme pour lui demander protection. Ahurie, la pauvre Shirley n'y comprenait rien. Cependant, Vendredi sortait de sa case et regardait aussi le ciel d'un œil craintif. Alors, Shirley comprit la cause de leur émoi. C'était un avion qui approchait, fendant le ciel de ses ailes blanches. Et ce grand oiseau si bruyant remplissait de terreur les pauvres indigènes. Certes, ils savaient que ces engins endiablés sont utilisés par les hommes blancs. Mais ils n'ignoraient pas non plus que ceux-ci s'en étaient servis pendant une terrible guerre pour bombarder leurs ennemis et les anéantir. Et quand ils en voyaient un approcher de leur village, ils croyaient toujours leur dernière heure arrivée. Aussi, voyant en Shirley si mignonne une sorte de divinité de cette redoutable race blanche, venaient-ils implorer sa protection contre l'oiseau de feu. Celle-ci eut bien vite compris ce qu'ils pensaient à leur mimique expressive. Et dans son cerveau si intelligent, fulgura une idée. Peut-être pourrait-elle utiliser cette sainte terreur pour retrouver ses chers amis? Aussi, lorsque Vendredi lui montrant l'avion se jeta à genoux à son tour en se cachant la figure avec des gémissements, elle se mit au contraire à rire et à danser avec des mouvements de joie et de bonheur qui surprirent fort les nègres. Peu à peu, devant le plaisir qu'elle témoignait à voir passer dans le ciel l'oiseau de feu, ils relevèrent la tête avec surprise. Ce n'était donc pas si méchant? Peut-être, au contraire, était-ce bon, cet oiseau extraordinaire? Puisque la petite blanche l'accueillait avec de tels signes de joie? Alors, profitant de l'avantage, Shirley prit Vendredi par les mains et l'entraîna avec elle dans une danse échevelée, bientôt imitée par Kiki, la petite guenon, et peu à peu par tous les nègres. En un instant, passant de la terreur à la joie complète, ils furent tous debout, dansant et chantant avec allégresse. C'était ce que voulait Shirley. Leur persuader que l'oiseau était bienfaisant. Aussi, dès qu'il eut disparu au loin dans le ciel, elle se mit à gémir et à se désoler bruyamment. Tout d'abord, les nègres la regardèrent sans comprendre. Puis, ils firent comme elle et se mirent à hurler de désespoir. Mais, au bout d'une heure, ils eurent assez de tant de gémissements, et ayant pensé que les hommages rendus à l'oiseau de feu étaient suffisants comme cela, ils reprirent tous leurs occupations diverses. Seuls restèrent sur le seuil de la case Darling, la queue basse, Kiki qui songeait en attachant ses petits yeux d'or sur sa maîtresse, et Vendredi, qui ne savait que penser devant Shirley qui continuait à sangloter. C'est que la pauvre mignonne, après avoir feint de pleurer pour attendrir ses compagnons, s'était mise à le faire vraiment en songeant que cet avion était peut-être celui de ses chers amis, et son désespoir ne pouvait s'arrêter ainsi.



Le pauvre Vendredi voyant cela appela sa femme Blanblan qui essaya, mais en vain, de consoler Shirley. A ses gestes, la petite comprenait qu'on lui offrait toutes sortes de choses pour arrêter ses larmes ; alors elle se dit que c'était le seul moyen de savoir si oui ou non, l'avion de Bill s'était envolé et, montrant le ciel du coté où l'oiseau avait disparu, elle se remit à pleurer pour bien faire comprendre que c'était cela qu'elle regrettait. Alors, Vendredi très sombre, parut hésiter, puis il dit quelque chose à Blanblan qui protesta. Et, comme toujours, une discussion s'engagea entre les bouches noires par dessus la tête blonde de Shirley. Et comme toujours aussi, celle-ci y mit fin en se jetant dans les bras du grand nègre. Sa cause était gagnée encore une fois. Et le bon Vendredi emporta l'enfant vers la forêt en lui expliquant par gestes qu'il allait lui montrer un bel oiseau comme celui qu'elle regrettait tant. Le petit cœur de Shirley se mit à battre bien fort quand elle comprit la mimique de l'excellent nègre. Ainsi l'avion de Bill était toujours dans les bois, puisque Vendredi l'avait vu? Si Bill et Bout de Bois y étaient encore eux aussi? Quelle joie de les retrouver! Et elle embrassa Vendredi avec une telle tendresse que le brave nègre se mit à courir pour la porter plus vite auprès de l'objet de ses désirs. Le chemin était long et l'enfant fut heureuse d'être transportée comme un bébé, car elle eût été incapable de le faire sur ses petites jambes. Mais quelle joie lorsque, entre les branches qu'il écartait, Vendredi lui montra en tremblant un avion qui reposait dans la clairière, là où Shirley l'avait laissé ! Cependant, elle eut beau regarder tout autour d'elle, elle ne vit, hélas ! personne, ni rien qui pût lui faire supposer que Bill et Bout-de-Bois se trouvaient aux alentours. Où étaient-ils? Qu'étaient-ils devenus? Torturée, la pauvre enfant s'imaginait qu'ils s'étaient peut être perdus dans la forêt, eux aussi, ou bien qu'ils avaient été devorés par les ours? Elle voulait les chercher, mais Vendredi ne semblait pas l'entendre ainsi et il fit comprendre par gestes qu'il fallait repartir. Shirley devait obéir. Bien à contre cœur ! Hélas! Mais elle se disait que, maintenant, elle saurait bien se faire amener ici tous les jours ; ainsi elle risquait de retrouver ses amis et l'idée lui vint de leur laisser un petit mot pour le cas où ils reviendraient à l'avion. Elle écrivit donc, avec la pointe d'un petit poignard sur une écorce ce message d'une orthographe fantaisiste : « Cher amis. Je suis ché un bon nègre qui ne mange pas tout le monde. Vené me trouvé. C'est a la lisair de la forêt du côté ou il y a une petite source qui coule. Je vous aime toujour et je vous ambrasse ainsi que Darling et Kiki. Votre SHIRLEY. » Puis, après avoir collé un gros baiser sur sa signature, elle posa son message bien en vue sur le siège de l'avion. Et elle se laissa emporter par le brave Vendredi qui la serrait bien fort, comme si, inquiété par tous ces gestes auxquels il ne comprenait rien, il avait peur qu'on vînt lui enlever sa petite protégée. Cependant, toute la soirée, Shirley se montra plus gentille que jamais pour les deux bons nègres, afin de les récompenser de la joie qu'ils lui avaient donnée et les bien disposer pour le cas où ses amis viendraient la rejoindre. Mais, hélas ! le lendemain, elle eut beau guetter, personne ne vint ! Et Vendredi, un peu tourmenté par ce qu'il ne comprenait pas, refusa énergiquement cette fois de la reconduire dans la forêt. « Cela m'est égal, confia Shirley à Darling et Kiki qui la contemplaient en silence, cela m'est egal si on ne veut pas m'y conduire, j'y retournerai toute seule, je me sauverai. » Mais sans doute sa mimique avait-elle été expressive, car tout le jour, Vendredi et sa femme montèrent une garde vigilante autour d'elle, contemplant d'un air désolé les larmes qu'elle versait, assise sur le seuil de la case entre son singe et son chien. Le surlendemain, cependant, un tumulte extraordinaire, à l'autre bout du village, attira son attention.



Il semblait à Shirley qu'on … d… putait et même qu'on se battait à l'autre bout du village. Elle en était très surprise car la tribu de nègres à laquelle appartenait son père adoptif Vendredi était très pacifique. Que se passait-il donc? Curieuse comme toutes les guenons, Kiki était déjà partie aux nouvelles. Darling frétillait dans l'évident désir de la suivre. Shirley prit son chien dans ses bras et courut vers l'attroupement. Tout le village était là, femmes et hommes, criant et gesticulant en formant un grand cercle. Adroite, Shirley se faufila entre les jambes brunes jusqu'au premier rang et, là, ce qu'elle vit la cloua au sol de surprise. Quatre nègres grands et forts, parmi lesquels était le doux Vendredi, rouaient de coups deux Européens, deux blancs, tout au moins, qui ripostant de leur mieux ne parvenaient pas à avoir l'avantage. Et en ces deux blancs, aux vêtements déchirés, aux cheveux hirsutes, Shirley reconnut avec stupéfaction et joie : Bill et Bout-de-Bois eux-mêmes! Oui, Bill et Bout-de-Bois qui, assaillis par les quatre nègres, ripostaient par maints coups de pieds et coups de poings, mais semblaient prêts à succomber sous le nombre. Bah! Qu'importait à Shirley! Sans souci des horions qu'elle risquait, elle s'élança au plus fort de la mêlée vers ses deux chers amis en s'écriant : « Bill! Bout-de-Bois! C'est moi, Shirley. » Dans l'émotion que leur causait cette voix chérie, ils en oublièrent de riposter au dernier coup de poing de Vendredi, mais celui-ci suspendit de lui-même les coups qui allaient suivre en apercevant devant lui la mignonne tête blonde qu'il risquait de frapper. Un cri guttural arrêta de même les autres combattants noirs et, pleins de stupeur, les braves nègres virent leur petite idole blonde sauter au cou des hommes blancs et se serrer contre eux en les tenant chacun par le cou avec un de ses petits bras. Stupéfaits, ils demeurèrent les bras tendus se communiquant leurs impressions dans leur langage, tandis que les effusions de Shirley et de ses amis redoublaient. « Petite chérie, disait Bill, enfin nous te retrouvons! Mais étaient-ce ces misérables nègres qui t'avaient enlevée? — Non, non, dit vivement Shirley qui n'oubliait pas ses nouveaux bienfaiteurs, ils ont été au contraire très bons pour moi; j'étais perdue et ils m'ont recueillie, nourrie, gâtée. — Hum! Hum! fit Bout-de-Bois qui se frottait les reins en jetant des regards soupçonneux vers le groupe noir. J'ai peine à les croire si bons que cela! Il y a surtout une espèce de grand escogriffe qui semble vouloir nous dévorer du regard. — Lui? s'écria Shirley, mais c'est mon bon Vendredi, le meilleur de tous. C'est mon père adoptif. » Et pour montrer sa tendresse au grand nègre tout inquiet, elle quitta ses anciens amis pour venir lui sauter au cou à son tour. Ce geste rasséréna un peu Vendredi très jaloux; alors, elle entreprit de lui faire comprendre par gestes que ces hommes blancs étaient ses amis très bons et gentils. Mais Vendredi opposait les plus vives dénégations à ses affirmations, il fronçait les sourcils et exprimait par gestes non équivoques qu'il fallait tuer ces gens-là. « Regarde comme il a l'air doux, son nègre? murmurait Bout-de-Bois qui se dissimulait derrière Bill craintivement. Il veut nous supprimer en nous tordant le cou comme à des poulets... » Mais Shirley s'entêtait, embrassait Vendredi, lui faisait toutes sortes de petites mines et celui-ci, attendri comme toujours, finit par exprimer par gestes qu'il voulait bien accueillir les hommes blancs chez lui et à sa table. « Là! Ça y est, il veut nous dévorer, fit-il de plus en plus tremblant. Ce doit être une tribu d'anthropophages, ces négrillons-là! Nous sommes bien tombés et cette petite serine de Shirley qui reste dans ses bras au lieu de venir nous retrouver... »



Mais Bill, qui depuis un moment écoutait avec attention les discours échangés entre les nègres qui assistaient à la scène eut soudain un sourire « Ne vous inquiétez pas tout va s'arranger. Ils parlent une langue faite d'un mélange d'espagnol et d'anglais que je comprends à peu près. Je vais vous servir d'interprète et tout ira bien si ces gens sont aussi bons que Shirley le prétend » Alors s'avançant, il dit dans le langage qu'il entendait : « Vous bon nègre avez sauvé ma petite fille. Merci » Vendredi lui répondit en fronçant le sourcil. Et Shirley demanda : « Que dit-il? — Il dit que tu es sa fille à lui et à personne autre et qu'il ne te quittera pas. — Charmant ! fit Bout-de-Bois en essuyant ses lorgnons salis dans la bataille. Voilà un camarade de plus à hisser dans l'avion. Mais au fait, pourquoi ne voulait-il pas que nous y touchions tout à l'heure? » En quelques mots les deux amis expliquèrent à Shirley que depuis sa disparition, ils la cherchaient dans la forêt, se nourrissant de fruits sauvages, et que chaque jour ils revenaient à l'avion pour s'y retrouver et se communiquer le résultat de leurs recherches. Or comme le matin même ils s'en approchaient pour prendre une arme restée dans le coffre deux grands nègres postés aux environs leur étaient tombés dessus et les avaient traînés jusqu'au village où on les avait roués de coups sans explications. — Mais pourquoi? dit Shirley surprise. Il faut le leur demander » Un dialogue mouvementé eut lieu entre Vendredi et Bill qui expliqua : « Voilà... ils ont cru que nous voulions enlever l'avion et comme tu avais l'air d'aimer beaucoup ce jouet, ils ne voulaient pas nous le laisser prendre. — C'était pour moi? s'écria Shirley. Oh ! vous voyez bien qu'ils sont très gentils ! » Et, derechef, elle embrassa la joue noire. « Mais comment donc ! dit Bout-de-Bois d'un ton pincé en se frottant l'épaule. — Allons, ne boude pas, mon petit Bout-de-Bois et allons bien vite déjeuner tous à la case de Vendredi, puisqu'il nous invite. » Mais Bout-de-Bois se rendit à l'invitation sans enthousiasme. Il suivait la caravane dont Vendredi tenait la tête portant triomphalement Shirley dans ses bras comme un bien dont il ne voulait pas se défaire, en maugréant entre ses dents : « Il doit être bon leur déjeuner. On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un cannibale ce grand phénomène. » Cependant, les premiers plats parurent exquis aux pauvres affamés qui depuis dix jours vivaient de racines et de fruits. Mais pendant le repas la conversation, alimentée tant bien que mal par Bill, vint jeter une lueur terrifiante sur les suppositions du malheureux Bout-de-Bois qui en perdit l'appétit. « Vous avez raison, lui dit Bill, d'un petit air moqueur, M. Rara, que notre Shirley appelle Vendredi, vient de me déclarer avec orgueil que son propre papa a dévoré son père et son aïeul. — Oh ! quelle horreur ! s'écria Bout-de-Bois dont le gosier se contractait. — Mais rassurez-vous, termina le taquin Billy, lui-même n'a jamais mangé de chair humaine et son digne père n'avait fait cela que par esprit de tradition pour mieux faire pénétrer en lui l'esprit de sa famille. » Malgré ces assurances le repas de Bout-de-Bois s'en trouva écourté et il ne cessa plus de jeter autour de lui des regards soupçonneux malgré les témoignages d'amitié que les nègres leur prodiguaient maintenant, en sachant que le bel oiseau de la forêt leur appartenait et que Shirley les aimait. Le plus grand hommage qu'on leur fit fut une danse sacrée exécutée devant eux à l'issue de laquelle on les décréta membres de la tribu et leur en fit revêtir le costume.



Bill et Bout-de-Bois faisaient bien un peu la grimace à l'idée de revêtir des oripeaux qui les flattaient fort peu mais il n'y avait pas moyen de décliner cette politesse sous peine de froisser leurs amis et Bout-de-Bois, moins que tout autre n'eût osé le faire depuis qu'ils connaissaient leurs habitudes. Quant à Shirley elle s'amusait comme une petite folle de voir ses bons amis déguisés en sauvages avec autour de la tête un bandeau multicolore maintenant une plume d'aigle et sur le corps une espèce de tunique décolletée de couleur voyante. Bill avec sa fière beauté mâle portait encore assez crânement le déguisement mais le pauvre Bout-de-Bois, avec son lorgnon sur le nez et à la main l'éternel parapluie dont il ne voulait se séparer était du dernier ridicule ! Ses bras maigres et son cou long et décharné sortaient sans grâce de la tunique et ses énormes pieds perdaient beaucoup de leur élégance à se poser nus par terre ! Cependant, par raffinement d'élégance Vendredi avait passé au gros orteil du pied droit de l'ancien professeur une bague ornée d'un cabochon de verre bleu et l'éclat de cette pierre semblait hypnotiser le malheureux Bout-de-Bois qui ne pouvait plus la quitter des yeux quand il marchait ce qui provoqua plusieurs chutes et accidents, pour la grande joie de la malicieuse Shirley. Un autre sujet d'hilarité pour elle étaient les continuelles discussions entre Bout-de-Bois et la petite guenon Kiki. Celle-ci semblait s'être dévolu la tâche d'arracher la plume d'aigle, royal ornement de la coiffure du policier amateur qui ne voulait pas se laisser faire. Et c'étaient des cris des poursuites de vraies batailles entre le ouistiti et Bout-de-Bois, auxquelles Shirley finissait par mettre bon ordre. Mais si agréable que fût cette vie elle ne pouvait durer hélas ! Quand ils étaient seuls les trois amis se communiquaient leur désir de repartir sans trouver un moyen de mettre ce projet à exécution. Que faire? L'essence manquait toujours et, de plus, les braves nègres n'auraient jamais laissé l'oiseau s'envoler en portant leur petite idole blonde. Shirley était prisonnière de ses bons amis plus qu'elle ne l'avait jamais été de ses ennemis. Comment tromper leur surveillance? Le jour ils ne la quittaient pas d'une semelle, et la nuit sous prétexte de la protéger des bêtes fauves, deux hommes armés jusqu'aux dents se couchaient en travers du seuil de sa case. Il n'y avait donc rien à faire pour partir en cachette... et de leur plein gré les nègres ne la laisseraient jamais s'enfuir... Alors? « Alors, disait Bout-de-Bois, je sens bien qu'il va me falloir blanchir et mourir sous cette plume de cacatoès. — D'abord, ce n'est pas un cacatoès, c'est un aigle dont tu portes la plume, disait Shirley moqueuse. C'est bien plus flatteur ! — Et puis, reprenait Bill très sombre, nous ne pouvons songer à rester ici pendant que Pépita est au pouvoir de cette terrible tante Pérez ! Que fait elle de la jeune fille pendant ce temps? Je n'ose y penser... » Shirley y pensait, elle... et parce qu'elle connaissait la tante Perez mieux que personne, elle frémissait et avait bien envie de s'en aller au secours de Pépita. Mais comment faire? Un jour cependant, pendant qu'elle rêvait à tous ses malheurs, accroupie sur le seuil de la case un nègre tout voûté, tout enveloppé de châles comme un vieillard malade s'approcha et lui dit dans un langage bizarre « Petite blanche, sorcier noir t'aime ! Li a deviné tu veux aller chez tes frères. Li savoir où on trouve à boire pour le grand oiseau. Li te le dire si tu veux venir sans rien dire à personne, demain... »



Mais à ce moment Vendredi soupçonneux, était sorti de sa case et avait jeté un regard terrible sur le dos du vieillard tout emmitouflé qui s'éclipsa sans insister et disparut, comme un sorcier qu'il était. Bill sortait à son tour et demanda à Shirley : « Qui te parlait à l'instant ? — C'est un sorcier, qui doit être d'un village voisin car je ne le connais pas, qui a deviné que nous voulions partir et qui m'offre de me donner de quoi boire pour notre oiseau. — Mais sait-il au moins ce que c'est que de l'essence ? — Je verrai bien, dit Shirley délibérément. Je connais bien l'odeur, moi, et si c'en est bien, nous nous débrouillerons avec l'aide du sorcier pour persuader à Vendredi que le grand oiseau va mourir si on ne lui donne pas à boire. Une fois le plein fait, nous trouverons bien une ruse pour filer ! — Bravo ! s'écria Bout de Bois qui surgissait, la plume belliqueuse. Voilà qui est raisonné selon la sagesse de Platon. Moi qui fus professeur de philosophie, je n'aurais pas trouvé mieux. — L'essentiel, conclut Shirley, c'est que vous occupiez Vendredi et sa femme demain pendant que j'irai avec le sorcier. — Mais, dit Bill, est-ce bien prudent ? — Oh ! fit elle en hochant la tête d'un petit air entendu. Il a l'air d'un très brave homme, tu sais, et j'ai bien compris qu'il serait vexé et qu'il ne dirait rien si je n'étais pas toute seule. »

Un long moment ils discutèrent. Puis il fut décidé qu'en effet Bill et Bout-de-Bois s'arrangeraient pour occuper Vendredi pendant que Shirley se rendrait à l'invitation du sorcier et reconnaîtrait l'endroit du dépôt d'essence qu'il disait connaître. Il fut dit, fait ainsi. Tandis que Vendredi admirait les armes de Bill que celui-ci faisait semblant de nettoyer pour mieux tromper le nègre, Shirley contourna la case et retrouva derrière le sorcier plus enveloppé que jamais qui guettait à l'affût. Bien vite, il lui tendit une bouteille. « Sens ! fit-il. Est-ce bien là ce que le grand oiseau aime boire ? — Oui, oui, dit-elle joyeuse, mais il en faut beaucoup. — Je sais, chuchota le sorcier, un endroit où des blancs ont entassé des grosses boîtes de fer pleines de cela. Viens avec moi. » L'explication était plausible. Il était possible que des blancs aient entassé quelque part un dépôt d'essence. Shirley n'hésita donc pas à mettre sa petite main dans celle du sorcier qui la saisit avec promptitude. Très vite, ils s'éloignèrent des ... et du village proprement dit. L'homme semblait connaître parfaitement les environs. Il entraînait la petite à une allure rapide en marmottant des paroles incompréhensibles. Soudain Shirley dit ... avec inquiétude autour d'elle ... de ... rocheux dans lequel il ... s'était enfoncée. « Est-ce ici ? Nous sommes déjà bien loin du village, il me semble ? » Des chevaux étaient attachés dans cette retraite discrète de roches, par terre un grand chapeau, un pantalon à franges étaient jetés. Le sorcier empoigna la petite à pleins bras et sans mot dire la jeta sur un des chevaux à la selle duquel il la ficela solidement avec un lasso de corde. Ce détail, plus que nul autre, terrifia et éclaira la pauvre Shirley qui n'avait pas eu le temps de dire ouf. Un lasso ? Le grand chapeau ? Équipement complet de cow-boy. « Tom ! cria-t-elle, affolée. C'est toi le méchant Tom Black ? — Oui, ricana le pseudo-sorcier en s'essuyant rapidement le visage qui redevint blanc. Oui, c'est lui qui, plus malin que vous tous, est enfin arrivé à ses fins ! Tu ne te doutais pas, petite malheureuse, lorsque tu regardais la semaine dernière un avion survoler le pays à basse altitude que c'était moi qui rôdais ... où tu étais posée le vôtre ! ... je me suis posté ici et j'ai guetté. Me travestir en sorcier n'était pas difficile. Je savais t'attirer en te promettant de l'essence et maintenant tu ne m'échapperas pas ! » Et le cheval lancé au galop emporta la pauvre petite Shirley vers de nouvelles aventures.

FIN

## LES ALBUMS ILLUSTRÉS POUR ENFANTS :

1. LES AVENTURES DE LA PETITE
### SHIRLEY ET SON CHIEN
Illustrations de GIFFEY
2. SHIRLEY en vacances.
3. SHIRLEY chez les

1. Les Extraordinaires Aventures de
### CÉSAR-NAPOLÉON RASCASSE
2. RASCASSE, le grand Dompteur.
3. RASCASSE, roi de la Jungle.

1. LES MÉSAVENTURES D
### LAUREL ET HARD
2. LAUREL ET HARDY vagabonds




### LES AVENTURES COMIQUES DE PITCHOUNET
1. Pitchounet, fils de Marius.
2. Pitchounet autour du Monde.
3. Pitchounet, chasseur de fauves
4. Pitchounet à travers la jungle.

### Aventures de CHARLOT
par R. THOMEN
1. Les aventures acrobatiques de CHARLOT.
2. Les bonnes farces de CHARLOT.
3. Les voyages extraordinaires de CHARLOT.
4. Les exploits sportifs de CHARLOT.
5. Les folles équipées de CHARLOT.
6. CHARLOT inventeur.
7. CHARLOT et le Kid.
8. CHARLOT n'est pas sérieux.
9. CHARLOT ne s'en fait pas.
10. CHARLOT resquilleur.
11. CHARLOT est bon enfant.
12. CHARLOT aux Indes.
13. CHARLOT détective.
14. CHARLOT contrebandier.
15. CHARLOT aviateur.







### LES MILLE ET UN TOURS DE L'ESPIÈGLE LILI
par JO VALLE
1. L'espiègle Lili en famille.
2. L'espiègle Lili en vacances.
3. L'espiègle Lili en pension.
4. L'espiègle Lili continue ses farces.
5. L'espiègle Lili n'en fait qu'à sa tête.
6. L'espiègle Lili en Angleterre
7. L'espiègle Lili fait des siennes.
8. L'espiègle Lili s'amuse.




### Les Aventures de BIBI FRICOTIN
1. La Vocation de Bibi Fricotin.
2. Les Farces de Bibi Fricotin.
3. Bibi Fricotin fait le tour du monde.
4. Bibi Fricotin bat l'obstacle.
5. Bibi Fricotin triomphe.
6. Bibi Fricotin détective.
7. Bibi Fricotin, le roi des débrouillards
8. Bibi Fricotin au Pôle Nord.
9. Bibi Fricotin contre Dédé Tapdur.

### LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS
1. Les Pieds-Nickelés se débrouillent.
2. Toujours de nouveaux exploits.
3. Ollé ! Ollé ! soyons gais !...
4. Sur les bords de la Riviera.
5. Encore d'extraordinaires équipées.
6. L'audace des Pieds-Nickelés
7. Les Pieds-Nickelés en Amérique
8. Attractions sensationnelles.
9. Les Pieds-Nickelés ont le filon.
10. La vie est belle !
11. Font pas s'en faire !
12. Dans le maquis.
13. Les Pieds-Nickelés ont la guigne.
14. Les Pieds-Nickelés chez les Gangsters.
15. Les Pieds-Nickelés s'évadent.
16. Les Pieds-Nickelés, rois du caoutchouc.
17. Les Pieds-Nickelés sous les eaux.







Chacun de ces albums contient 500 dessins dont 250 en couleurs. — *Prix de chaque album, France . 4 francs*

Envoi franco de chaque album contre la somme de 4 francs pour la France (5 francs pour l'Etranger), adressée à la **Société Parisienne d'Edition**, 43, rue de Dunkerque, Paris-10°.

*Aucun envoi contre remboursement.*

Imprimerie Crété, à Sceaux.